«Adolescent, je trempais deux doigts dans le bénitier dressé à l'entrée de la nef dans l'espoir tout calculé de les tendre à la jeune fille de mon choix…» /page 4

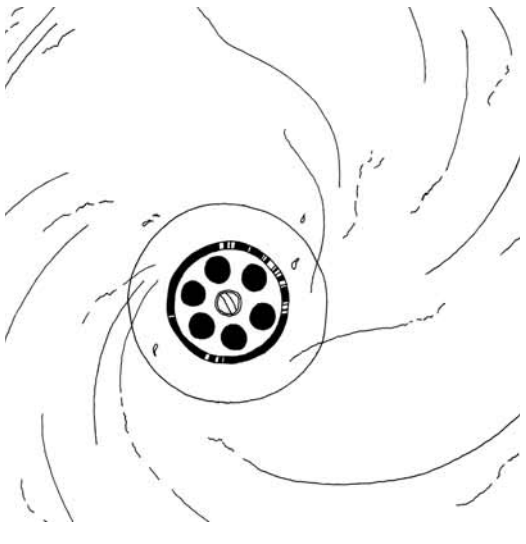
JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bainsdespaquis.ch

numéro 13 · été 2015

L'eau d'ici, l'eau delà
/pages 2-17

Carte blanche
à Gérard Pétremand
/pages 10-11



L'eau du bain
/page 21

#cecicestpasmoi
/pages 28-29

ÉDITO

L'eau d'ici, l'eau delà

Faut-il conjurer le sort par nos croyances, nos infidélités ou nos doutes ? Ce treizième numéro du *Journal des Bains* se prêtait bien à cet exercice. Chiffre de chance pour certains, chiffre de malheur pour d'autres. Nous sommes là, d'un côté de la berge comme de l'autre, dans le flot irrationnel de nos pensées, quand bien même d'aucuns semblent maîtriser, au débotté de toute discussion, le courant d'une inexpugnable raison.

L'eau est tout. Et partout. Source et sens de vie, accompagnatrice de la mort aussi. On le sait depuis longtemps. Sans doute est-ce pourquoi chacun se l'approprie, quels que soient ses croyances ou son athéisme.

On le devinera donc, entre eau sacrée et eau profane le débat est vif, aussi long qu'un fleuve de sable, avec ses méandres, ses platitudes, ses cataractes et ses mouvements d'humeur. Jusqu'au delta qui nous réunit tous dans le vaste inconnu des océans, fussent-ils atlantique, pacifique ou lémanique.

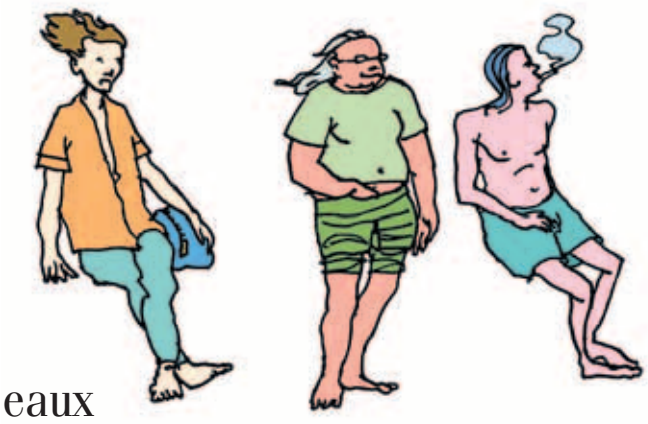
L'eau, entre deux rivages, coule sans nul doute moins inquiète que les hommes et avec moins d'interrogations. Sans croyances ni craintes, sans pensées ni terreurs, sans tous ces questionnements propres à notre condition et qui ne sont, finalement, que le reflet de notre incompréhension du monde.

Sous l'incapacité à répondre et l'impunité que nous nous octroyons se cache l'acceptation simple qu'il n'y a pas de réponses toute faites. C'est à chacun de nous de chercher, au fond de nous-mêmes, dans le cours qui nous traverse, le lit où nous coucher. Tout comme l'eau sait autant s'adapter que créer les paysages qu'elle habite.

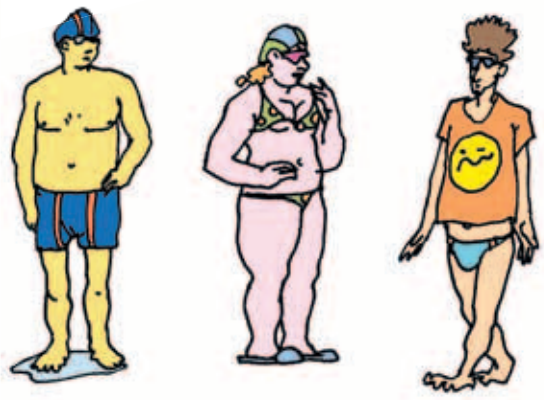
Peut-être chacun trouvera-t-il à toucher, entre les lignes de ce numéro, d'un doigt plus long que celui de Dieu, le sens du sacré qui coule en lui, aussi profane soit-il.

La rédaction

Comme un poisson dans l'eau
Wie ein Fisch im Wasser
Come un pesce nell'acqua
Como pez en el agua
Like a fish in water

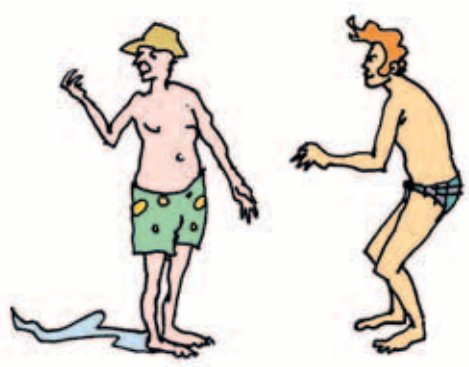


Nager entre deux eaux
Nuotare tra due acque
Nadar entre dos aguas
To swim between two waters
☛ *Zwischen zwei Stühlen sitzen*

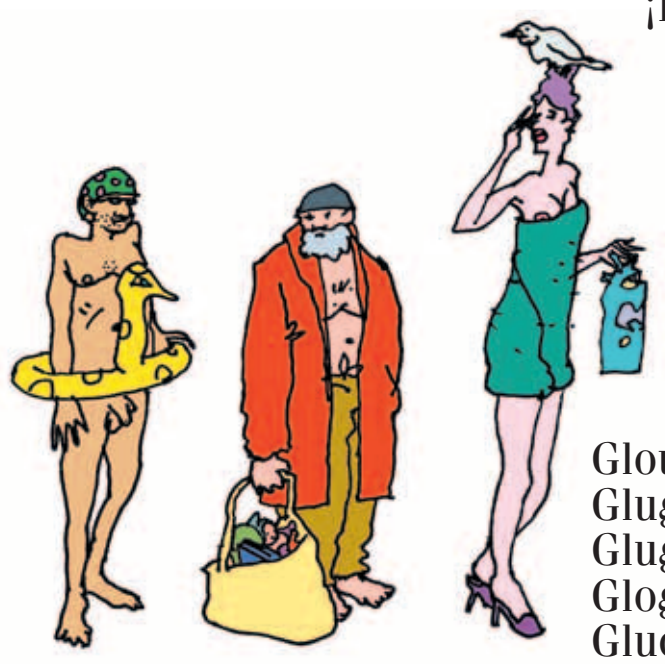


Une tempête dans un verre d'eau
Sturm im Wasserglas
Een storm in een glas water
Una tormenta en un vaso de agua
☛ *A tempest in a teapot*

Plouf !
Pluf !
¡Plof !
☛ *Platsch!*
Plumps!
☛ *Splash!*



Mettre de l'eau dans son vin
Vinum aqua miscere
Water in de wijn doen
☛ *Segurar sua onda*
☛ *To eat humble pie*



Glouglou
Gluglu
Glug-glug
Glogló
Gluck Gluck

Un soleil de plomb
Gleißende Sonne
Blazing sun
Un sole che spacca le pietre
☛ *Sol de justicia*

Dessins Guy Mérat

Mettre du vin dans son eau

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Encore. Foutue pluie qui ne cesse de tomber, depuis quarante jours au moins, comme à Carême. On croirait au déluge. L'eau a tout envahi, elle submerge peu à peu le paysage pour le noyer jusqu'aux plus hautes cimes en une aquarelle délavée et inutile.

TEXTE ET ILLUSTRATION
PHILIPPE CONSTANTIN

Je garde mes bêtes serrées près de moi en une petite crèche chaude et réconfortante, une étable microscopique sur le pont d'un bateau en déshérence où je m'invente d'improbables et singuliers animaux. Panthères mouchetées de taches bleues des sépulcres de Tarquinia, fauvettes à la queue de tigre et aux oreilles de fennec, souris au bec fauve et aux pattes de buse pour mieux s'appuyer sur l'ordre du monde à venir.

Noé, mon ami, que fais-tu encore là ? Je t'ai couché avec ta femme, tes enfants et tes petits-enfants dans le lit de l'ivresse au creux de la paille humide en fond de cale. L'eau qui ruisselle de partout n'est pas bénite. Elle encombre la gorge et les poumons, suffoque les âmes qui lèvent un bras de détresse au-dessus des flots et disparaissent brutalement sous la surface de toute chose.

Miroir de la vie. Il faut replanter chaque espèce, faire pousser veaux, vaches et cochons, cueillir dans les champs et sur les arbres les agneaux et les poules, jeter au vent les semences d'où bourgeonneront à nouveau les papillons, les gazelles et les mésanges bleues. Il faut redonner vie aux agrumes, aux oliviers, à la vigne, à la terre. Il faut libérer de la graine le blé et le seigle, le mil et l'épeautre, ouvrir les portes aux fleurs et aux buissons, aux sourires et à l'amour.

Nuit d'ivresse.

Je te vois, Noé, par delà les siècles faire un clin d'œil à Jésus, ce prétendu saltimbanque, amuseur de rue. Toi qui t'es morfondu dans la fange d'une nuit de béatitude, la fenêtre ouverte sur la folie et l'humanité, qui as condamné ta propre chair et fait de toi le premier homme nouveau, maudissant Canaan pour d'hypothétiques attouchements sur ta personne ou pour avoir peut-être séduit nuitamment ton antique épouse.

Et entre vous deux Moïse le trop fier, qui devant Pharaon transforme les eaux du Nil en sang. Quelle plaie ! Les paysans creusent le désert, secs comme des silex, sans plus de sable ni de pleurs à verser.

Regarde Jésus, là, seul sur la croix, sanguinolent comme un fruit de grenade trop mûr, les bras zinzinulant sur l'équilibre du ciel, faisant le sémaphore pour guider enfin ton erratique navigation et te conduire à bon port. Regarde son visage si féminin qu'on se découvre prêt à l'aimer comme notre première maîtresse. Il y a dans ses yeux la largeur d'un fleuve et la profondeur d'une mer dans lesquels se noyer. Regarde sa tête qui a versé, sa couronne d'épines comme une ellipse boréale et qui rejoue le phare d'Alexandrie ; statue figée d'une dame Liberté qui n'en demandait pas tant.

Ses membres désarticulés tracent sur la croix les signes des fluides de la vie : le sang, l'eau, le vin. Les pleurs, les stigmates, la sueur. Les fluides de la vie que les guerres et les idées transforment malheureusement plus souvent en des signes de mort que d'espérance.

L'horizon se lève, camaïeu de rouges sanguins, de carmins cinabres, de pourpres cardinaux, où se reflètent les vagues de l'océan comme un immense moucharabieh par lequel l'univers nous observerait.

Ici Jésus multiplie les pains et change l'eau en vin. Ce vin qui deviendra son sang et le nôtre. Fontaine de Jouvence entre nos cuisses et nos seins. Magdalena mon amour, mon autre moi. Je te retrouve partout, dans tous les bars que je fréquente, dans toutes les tavernes que je traverse, dans tous les bordels levantins et les ports septentrionaux qui m'habitent. Tu déambules entre les tables avec la souple assurance d'une danseuse en un ballet sans cesse improvisé et qui dénude ta beauté comme une gifle à la brutalité des hommes. Je reste assis là, à te regarder, un verre de vin en exergue aux promesses les plus folles que je n'ose rêver.

Tu vois, ton ivresse, Noé, malgré tous tes reniements, n'aura pas été inutile. Vieux père malade à la barbe blanche festonnée, à l'image de ta démarche, de sarments et de grappes de vigne. Patriarcal Bacchus qui a oublié le rire et le pardon, qui ne connaît plus sa nudité et qui s'en retourne à l'eau.

Je comprends et j'aime mieux les hommes qui n'ont pas de dogme. Vois-tu, cette eau que l'on défend par les armes et supposée être si pure, finit par n'avoir plus le goût de rien. Cette eau supposée si virginale, jamais pourtant ne nous offre son hymen sinon pour abreuver les conflits. Cette eau prétendument si éthérée, loin de nous élever et nous laisser espérer devenir meilleurs, nous ramène à notre pire animalité, oubliant que nous ne sommes que des bœufs marchant d'un pas lourd dans les marécages de notre histoire. Cette eau que nous avons fini par embastiller dans des bouteilles jetées à la mer, tout comme nous l'avons fait de nos idées et de nos croyances.

Non, finalement, je ne mettrai pas de vin dans mon eau. Je reprendrai un verre, tout simplement, de cette fameuse piquette qui me fait rire et danser nu le matin, en ombre chinoise contre la crêpe de papier d'un ciel en éruption. Je continuerai d'aimer plus haut et plus fort les aliénés et les simples d'esprit pour leur dévouement que les vierges et saints qui font barrage à tout, jusqu'à la joie de vivre ; s'ils n'étaient peut-être la source où ressusciter nos passions les plus absurdes.

Le bénitier au musée des accessoires

La destruction des bénitiers dans la cathédrale Saint-Pierre de Genève fait partie d'une très courte et très violente période iconoclaste dont le point culminant se situe pendant l'été 1535.

ARMAND BRULHART

A chacun son bénitier
Luigi Pirandello, *Chacun sa vérité*

Les chroniques ne font pas mention des bénitiers, ces vases qui se trouvent à l'entrée de toutes les églises d'obédience catholique romaine et qui sont destinés à contenir de l'eau bénite dont on se sert pour faire le signe de croix de la main droite. Les calvinistes genevois se sont donc affranchis radicalement des bénitiers au point que leurs descendants en ignorent parfois jusqu'au nom et à l'existence. Ont échappé à la folie destructrice les très nombreuses clefs de voûte gravées du IHS – monogramme du Christ – placé au-dessus des portes d'entrée et censé protéger les maisons. On sait que le monogramme IHS fut même intégré dans les armoiries de la République de Genève, mais la plupart des « clés » monogrammées des maisons n'ont guère résisté à la spéculation, autre forme de folie meurtrière !

J'ai connu dès mon enfance toutes sortes de bénitiers. Enfant de chœur, j'ai tenu l'anse du bénitier portatif en argent repoussé dans lequel reposait le goupillon servant à bénir le catafalque recouvrant le cercueil ; adolescent, je trempais deux doigts dans le bénitier dressé à l'entrée de la nef dans l'espoir tout calculé de les tendre à la jeune fille de mon choix. J'ignorais alors que cette pratique jouissive de cristallisation amoureuse existait depuis fort longtemps, car de Jean de la Fontaine on ne m'avait appris que des fables bien morales et non les conseils avisés :

Placez-vous dans l'église auprès du bénitier
Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée

Avant lui, le poète Clément Marot exprimait sa déception :

Je l'attendois au benoistier
Pour lui donner de l'eau beniste
Mais elle s'enfuyoit plus viste

Mon secret du bénitier et de l'eau bénite était éventé depuis longtemps, mais quel plaisir de le voir partagé par deux poètes !

Dans le temps de Pâques, peut-être pendant la semaine sainte, revêtu de l'habit rouge et blanc d'enfant de chœur et sous les ordres de mon curé en soutane et surplis de dentelles blanches, j'allais de maison en maison, tenant le bénitier portatif où trempait un rameau de buis. J'ignorais là encore que la bénédiction des maisons était une très ancienne coutume dont les dictionnaires du XIX^e^ siècle étaient les seuls à m'instruire. L'eau bénite dont on aspergeait la façade de la maison, la cuisine, « la chambre nuptiale » – on dirait aujourd'hui la chambre à coucher – avait pour vertu de sanctifier la demeure, de lui apporter la fécondité, de la protéger contre les épidémies et… la foudre, de lui donner la paix. Le rituel était en latin et peut-être remontait-il au Moyen Age et aux prescriptions du *Sacramentaire* de Gélase. J'apprenais plus tard que Saint-Thomas d'Aquin, dont on m'avait pourtant prescrit de savoir par cœur les formules – les fameuses questions de sa *Somme théologique* – indiquait au XIII^e^ siècle que l'eau bénite servait à la préparation des sacrements (du baptême à l'extrême onction), aux malades et aux animaux. Il me vient soudainement à l'esprit (mauvais) que l'eau bénite servait aussi à bénir les canons ! Devaient-ils mieux atteindre leurs cibles ? Et puis l'expression « le sabre et le goupillon », l'alliance de l'armée et de l'église, tout un programme de caricatures anticléricales, se résume en ces deux mots.

Bénitier portatif de Sainte Marthe. *La Légende dorée*, édition allemande de Nuremberg, 1488. Photo A. & G. Zimmermann.

Un bénitier portatif (en haut à gauche) dans une gravure antipapiste. Feuille volante publiée à Strasbourg en 1573. Zurich, Zentralbibliothek. Photo A. & G. Zimmermann

La suite de mon enquête allait se révéler déroutante, tortueuse. Pourquoi n'existait-il pas de recherche approfondie sur les bénitiers ? « Parce que – me dirent plusieurs ecclésiastiques qui paraissaient au fait de ces vases sacrés –, ce sont des objets précieux, probablement en bronze et en argent ou même en or, qu'ils ont été soit volés, soit brisés, soit fondus, surtout pendant les guerres de religion. » Cela expliquerait pourquoi les plus anciens ne remonteraient qu'au XI^e^ siècle et qu'ils sont en ivoire, taillés en cône et reposant sur un trépied.

Allez donc à Milan me dit Don Abbondio, dans le trésor du Dôme ! Filez à Venise, me répéta Don Gesualdo, le trésor de Saint-Marc contient le plus ancien ! C'est à Naples, me dit Don Caprese, que vous serez éblouis par le trésor de San Gennaro ! Ils parlaient tous de « portable ». Tous trois connaissaient la *Légende dorée*, et de me citer sainte Marthe de Béthanie qui, son bénitier à la main gauche, aspergeait d'eau bénite la bête immonde, la Tarasque, délivrant ainsi la ville de Tarascon.

Aucun d'eux n'avait le souvenir de cette étrange messe noire, caricature anti-papale du XVI^e^ siècle, où figuraient un ours avec bénitier portatif et un petit arbre levé en guise de goupillon !

Fallait-il investir autant de temps pour des bénitiers qui ne méritaient même pas une entrée dans l'*Encyclopædia universalis* ? Déjà au XVIII^e^ siècle, Diderot & d'Alembert ne leur avaient consacré que quatre lignes ! Quant aux encyclopédies religieuses modernes, elles

vous renvoient souvent ainsi, à l'article bénitier : « voir Eau » !

Consultons, me dis-je, la « bible » française publiée sous l'égide du Ministère des affaires culturelles et surtitrée *Principes d'analyse scientifique*, soit le très classique *Vocabulaire de l'architecture*, publié à Paris en 1972 et réédité au XXI^e^ siècle : « Bénitier, voir Oursel » et « Oursel, ou orceau, arcel, voir Bénitier » ! Pas de doute, il s'agissait d'une condamnation du bénitier fixe, le bénitier pensé par les architectes du XIII^e^ siècle, non plus comme du mobilier, mais intégré dès la conception au plan d'une église. Cette théorie architecturale, fermement défendue par l'architecte Viollet-le-Duc, ne reposait, hélas pour lui, que sur un seul et unique exemple : l'église de Villeneuve-le-Roi.

Le bénitier de l'église de Villeneuve-le-Roi où « le bénitier est combiné avec la construction », dessin de l'architecte Millet, in *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*, Paris, 1859, p. 202.

Il était plus sage, à preuve du contraire, de considérer le bénitier comme un meuble, comme un accessoire, indispensable au rituel de la purification et du signe de la croix à l'entrée d'un sanctuaire. Le fait est qu'on le trouve en pierre depuis l'époque romane, parfois scellé dans les pieds-droits des portes d'église, mais le plus souvent détaché, sous la forme de remploi de colonne ou de chapiteau. Giscard d'Estaing doit bien connaître le bénitier de Chamalières en Auvergne, un des très rares bénitiers de province à être cité en tant que tel. Sans inventaire précis, se lamentait un spécialiste de la question, il serait bien téméraire d'énoncer des certitudes sur les premiers bénitiers.

Si l'on considère qu'un grand nombre de bénitiers étaient en bronze dans les cathédrales et les abbatiales, et que ceux-ci ont été fondus durant la période révolutionnaire, il fallait recourir aux documents les plus anciens. C'est ainsi que Viollet-le-Duc, se référant à une gravure de 1739 de l'abbatiale de Moutier-Saint-Jean en Bourgogne, en donne une singulière interpétation.

Dans ma quête des bénitiers à travers les âges, j'ai observé que, dans les plus remarquables, se mêlaient à la richesse des matériaux l'art de la sculpture, du baroque au rococo. A Rome pourtant, le guide le plus détaillé et le plus « cultivé » de la ville ne fait pas mention des bénitiers de la basilique Saint-Pierre ! Détail négligeable, accessoire anecdotique ? A Naples dans la fameuse *cappella* Sansevero, les bénitiers sont devenus des monuments funéraires disposés à gauche et à droite de l'entrée. A Paris, dans l'église Saint-Sulpice, les deux bénitiers à l'entrée de la nef sont autant cités pour leur socle de style rococo, sculpté par Jean-Baptiste Pigalle, que pour leurs coquillages géants (*tridacna gigas* ou bénitiers géants) donnés à François I^er^ par la République de Venise.

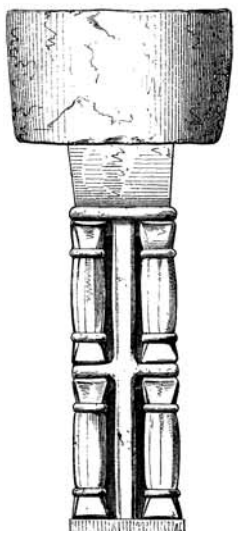
Pour mieux approfondir le sujet, il fallait sonder le mot dans trois ou quatre langues : les Italiens utilisaient le terme d'*acquasantiera* ou de *pila dell'acquasanta* ; les Espagnols de *pila del agua bendita*, les Allemands de *Weihwasserbecken* et les Anglais usaient tantôt de *stoup*, tantôt de *holy-water basin*, sans oublier *kropielnica* pour les Polonais. Armé de ce vocabulaire, il devenait alors possible d'élargir la géographie des bénitiers qui recouvrait essentiellement les pays du sud, peu touchés effectivement par les guerres de religions, la Bavière et la Pologne.

Imaginez quelques milliers de bénitiers, que dis-je, des dizaines de milliers à recenser, en omettant bien sûr ceux, tout petits, que l'on accroche à l'extrémité de chaque banc dans certaines églises de Suisse allemande, et ceux que l'on trouve souvent à l'entrée des chapelles latérales, sous les statues de la Vierge et de certains saints. L'inventaire risquerait de prendre quelques décennies et plus encore si on l'étendait à ces petits bénitiers associés aux anges gardiens, à la Vierge et l'enfant, au Christ en croix, à saint Antoine, qui, de la naissance à la mort, s'accrochaient dans les intérieurs catholiques. Problème : le prix des bénitiers ne cesse de monter sur le marché des œuvres d'art !

Pour abréger le vertige, je me suis rabattu sur la Suisse romande et sur l'un des meilleurs connaisseurs des églises primitives, un certain Jean-Daniel Blavignac, architecte et premier archéologue genevois au XIX^e^ siècle. Par bonheur, il n'en signalait qu'un seul dans une des très belles églises romanes de Suisse : Saint-Pierre-de-Clages, en Valais. Je ne résiste pas à donner au lecteur sa description savante et son dessin, publiés dans *Histoire de l'architecture sacrée*, Lausanne, 1853. Si d'aventure vous lisez les guides et les monographies de cette église, vous ne trouverez jamais mention du bénitier ! Sauf en l'an 2000, pour dire qu'on l'a retrouvé dans une fouille, en piteux état.

Il ne semble pas qu'en Suisse romande il existe de sculpture au fond des cuves de bénitier, visibles au travers de l'eau bénite telles qu'en signale Rabelais dans son *Pantagruel* ou Viollet-le-Duc dans son *Dictionnaire*. Ce dernier interprétait les serpents, les poissons ou les grenouilles, non pas comme des symboles, mais comme de pures « fantaisies ». La grenouille a peut-être inspiré l'expression « grenouille de bénitier », synonyme de « bigote ».

Lors de mes dernières visites d'églises en Italie, les bénitiers s'étaient tous « enrichis » d'un nouvel accessoire : un *tupperware* placé au milieu de la cuve, rempli d'eau bénite. Victimes des attaques hystériques des hygiénistes sur internet, les bénitiers sont-ils voués à disparaître ?



Le bénitier à pédicule, dessin de J.-D. Blavignac, *Histoire de l'architecture sacrée*, Lausanne, atlas, fig. XXXVI.
« Le pédicule, de forme carrée, offre sur chaque angle deux colonnettes dont les bases et chapiteaux sont analogues aux bases des tores de piédroits des ouïes ; ces colonnettes sont séparées par un massif offrant sur chaque face, la figure d'une croix. La vasque en pierre dure n'offre aucun ornement. »

Si la date de 1535 marque la fin des bénitiers à Genève, il en est un, petit, qui a échappé à la destruction. Relégué aujourd'hui dans l'ombre des caves du Musée d'art et d'histoire [inv. 514 et 1795], il ne fut découvert qu'en 1900 dans le quartier même de la résistance et des révolutions, à Saint-Gervais, rue des Etuves n^os^ 5-7, au premier étage. La maison existe encore. Dans les études savantes sur cet immeuble, on a oublié l'histoire du bénitier.

Un dernier mot pour les coquettes : choisissez le col bénitier !

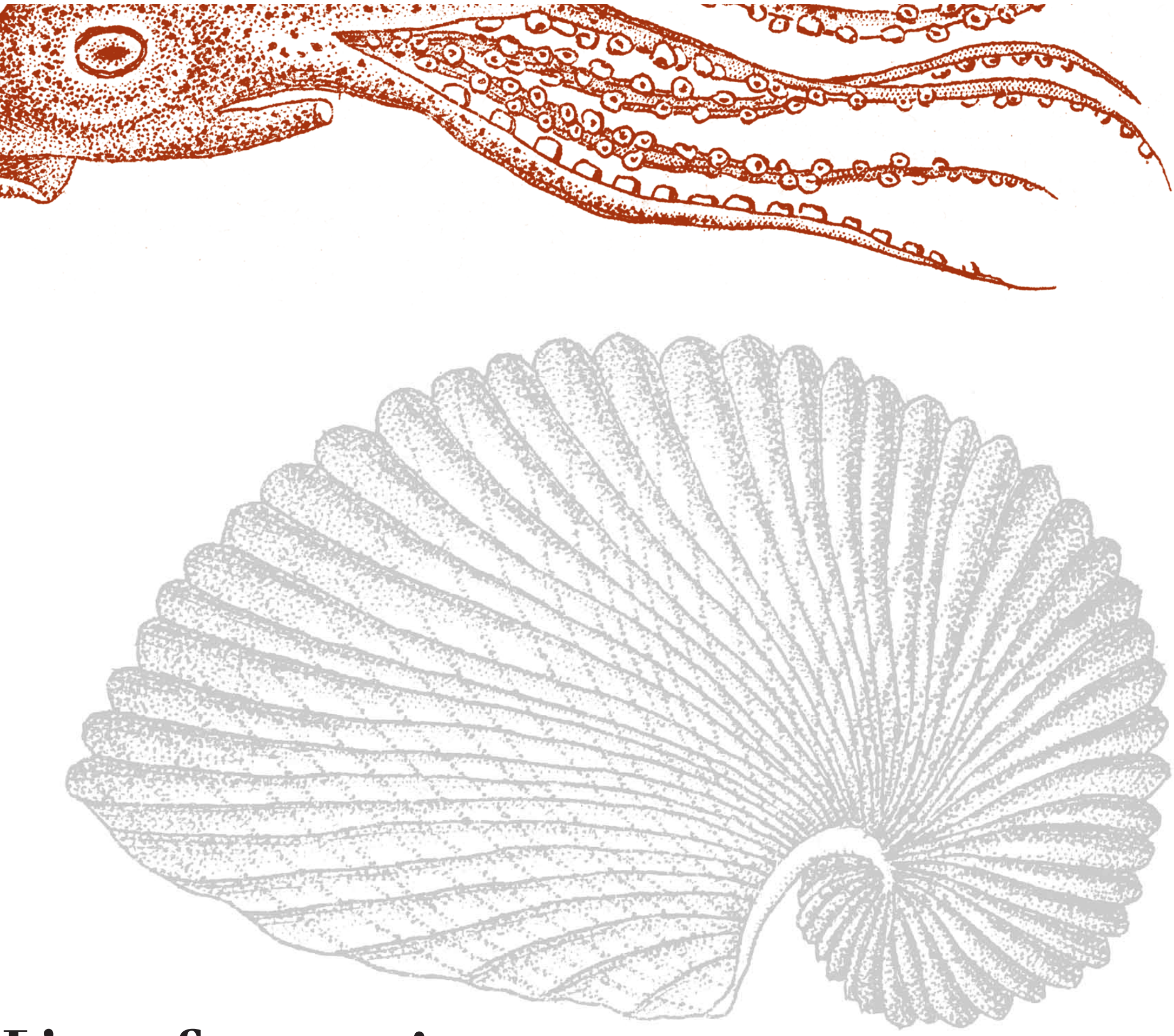
Le bénitier de Moutier-Saint-Jean est « placé devant le trumeau de la porte centrale ». La façade de l'abbatiale fut construite vers 1130.

Eau bénite

De la naissance à la mort, du baptême à l'extrême-onction, l'eau bénite fait partie des rites fondamentaux de l'église catholique. Du latin de la formule primitive, aujourd'hui traduite dans toutes les langues après le Concile de Vatican II, il ne subsiste que le mot final : *Amen*. La bénédiction de l'eau, qui précède la bénédiction du sel, qui sera mêlé à l'eau, se fait avant la messe dominicale en présence des fidèles ou dans la sacristie. L'invocation relie la réalité physique de l'eau à sa puissance spirituelle : « Dieu éternel et tout-puissant, tu as donné aux hommes l'eau qui les fait vivre et les purifie ; tu veux aussi qu'elle puisse laver nos âmes et nous apporter le don de la vie éternelle ; daigne bénir cette eau, pour que nous en recevions des forces en ce jour qui t'est consacré ». Le prêtre asperge alors les fidèles d'eau bénite. Si l'eau, le sel, le pain, le vin sont bénis, saviez-vous aussi que, sur le marché de Plainpalais, une petite sœur orthodoxe vend du miel béni ?

Le trouble du sacré

DESSIN GUY MÉRAT



L'œuf cosmique

Appréhender le cosmos, caresser les étoiles et vivre cette expérience unique d'être en harmonie avec l'univers.
C'est possible dans le plus ancien monument chrétien de suisse, le Baptistère sacré de Riva San Vitale, édifice octogonal du V^e^ siècle.

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

A proximité du mémorable édifice dédié à Jean le Baptiste se dressent les contreforts du Monte San Giorgio, une montagne légendaire de forme étrangement pyramidale au sud du canton du Tessin. Il culmine à une hauteur de 1097 mètres. Le Monte San Giorgio fait partie des gisements fossilifères les plus importants au monde pour le Trias moyen, une période géologique comprise entre 247 et 237 millions d'années. Les fossiles marins de cette montagne insolite ont une résonance particulière si l'on considère les mythes fondateurs de la création du monde qui font toujours référence à l'eau.

La Genèse parle du monde préexistant comme d'un « esprit flottant au-dessus des eaux ». Si l'eau est à l'origine du vivant, il est aussi source de destruction à travers les déluges. Il apostrophe ainsi la vanité de l'homme face aux puissances célestes. La proximité entre l'eau, élément primordial, les fossiles marins parmi les plus vieux du monde enfouis au tréfonds de cette montagne singulière, et les fonts baptismaux de l'abside immémoriale, composent une trinité parfaite.

Le Baptistère parade avec majesté au cœur même du village lacustre de Riva San Vitale, sur les bords d'une langue du lac de Lugano. Trône en son sein une illustre et ancestrale cuve baptismale composée d'un grand monolithe de gneiss de forme octogonale d'environ 190 centimètres de diamètre pour 60 centimètres de hauteur. Il s'agit d'une roche métamorphique contenant principalement du quartz, du mica et du feldspath.

Approchons-nous de la vasque qui rappelle étrangement l'œuf cosmique qui symbolise le germe contenant l'univers en puissance et observons de plus près les antiques traces humides qui révèlent le mystère qu'elle dissimule : l'eau bénite. Il existe trois types d'eau bénite, l'eau naturelle consacrée au service divin par un rite de bénédiction, l'eau baptismale qui sert à l'administration du baptême et l'eau grégorienne, une eau lustrale qui sert à la consécration des autels et des églises. Contrairement à une idée reçue, l'eau miraculeuse de Lourdes ne fait l'objet d'aucun rite de bénédiction.

Les stigmates asséchés qui ont entaillé cette roche remarquable permettent toutefois une analyse. Voici un bloc volcanique éructé des profondeurs de la Terre dans des temps archaïques puis carbonisé à nouveau par des essaims stellaires. Par un effet de perspective, les étoiles filantes semblent toutes provenir du même point du ciel. On appelle ce point imaginaire le radiant. Ce n'est pourtant pas un effet d'optique, le Baptistère est effectivement le point radiant que ces grains de poussière interstellaires ciblent.

Côtoyons au plus près ce monolithe d'origine magmatique, jusqu'à y coller une oreille attentive. Il n'est pas impossible d'y entendre résonner les traces recluses dans la roche d'une pluie stellaire. En effet, leur rayonnement ionisant laisse derrière elle une trainée sonore qui se réfléchit dans l'infini spatial.

Poursuivons l'examen. Les alcôves sont ornées de fresques romanes du XII^e^ siècle d'une importance historique inestimable. Elles représentent la Nativité du Christ, l'Assomption et les symboles des évangélistes. Dans la niche à gauche de l'abside, on peut voir une représentation du Jugement Dernier : le Christ juge, un ange joue de la trompette tandis que les âmes sortent des tombes. La scène représente les âmes damnées et fait référence aux limbes.

La voûte céleste qui surplombe la fresque matérialise une nuée de météorites qui nous cible. Ces poussières cosmiques semblent dessiner dans la représentation du firmament l'arbre de Sephiroth, qui structure, selon la Kabbale, une approche mystique du monde créé. Ce vénérable édifice renferme-t-il un prodigieux mystère qui transcende le monde et sublime la création ? Shakespeare avait défini dans *Hamlet*, en 1603, cette sensation énigmatique : « Il y a des choses sur la Terre et dans le ciel qui dépassent imagination et philosophie ».

Pour autant, je n'ai pas l'intention de vous en dire davantage car le Baptistère de Riva San Vitale se mérite. Ne serait-ce que pour découvrir la première représentation peinte du Bienheureux Manfred Settala qui vivait comme ermite sur le Monte San Giorgo et mourut le 27 janvier 1217. On raconte que les habitants de la région voulaient tous conserver une relique de l'ermite. Alors ils décidèrent de s'en remettre à la Divine Providence. C'est ainsi qu'ils attachèrent le défunt sur un traîneau tracté par deux bêtes sauvages. Et c'est à Riva San Vitale que le curieux cortège s'immobilisa, comme pétrifié.

Mais cela est une autre histoire…

La brigade des goûteurs d'eau

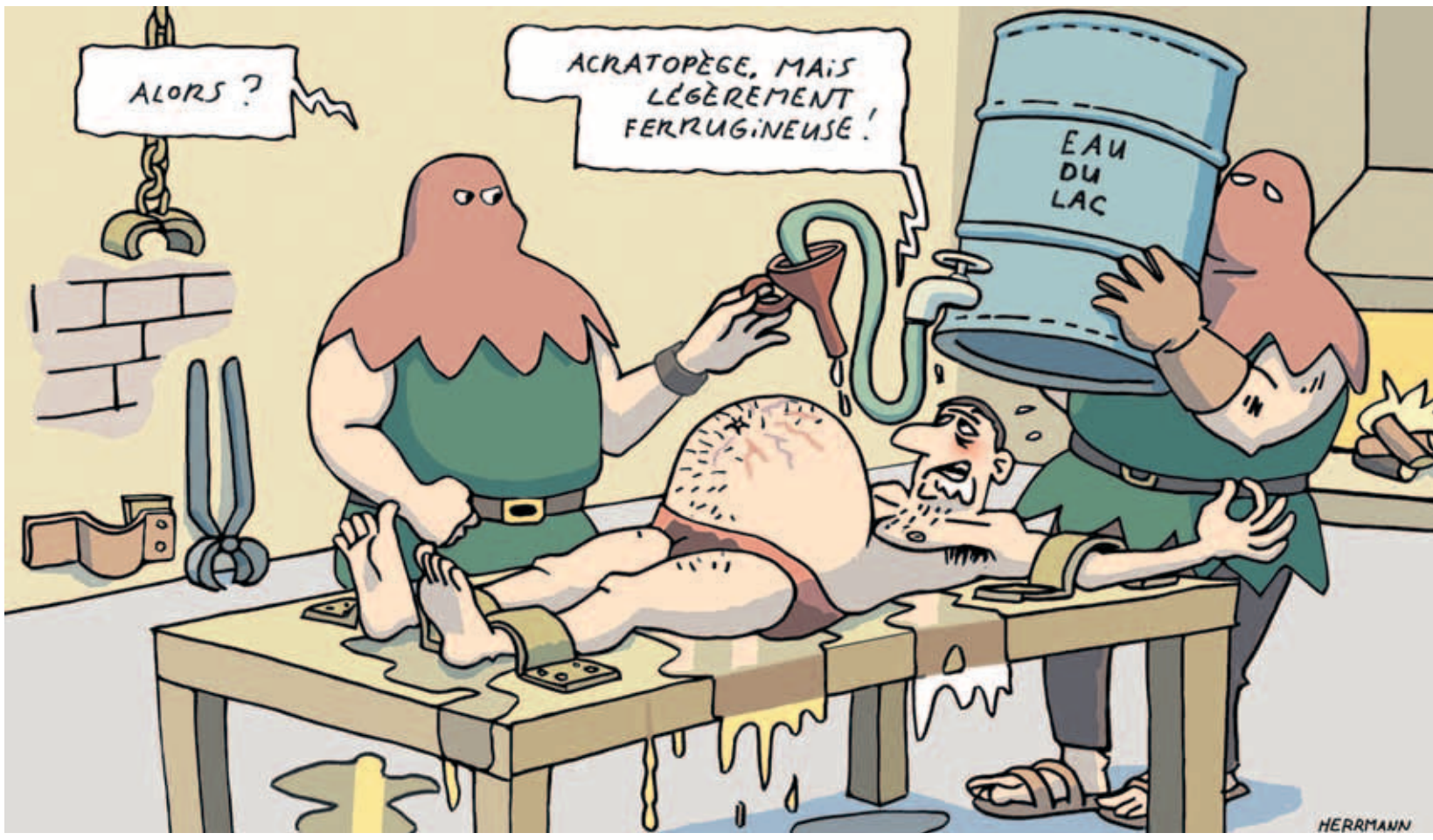
L'eau n'a peut-être pas de mémoire, mais elle a certainement un goût. On ne parle pas de l'eau ferrugineuse ou de l'eau de vie mais de l'eau potable, bien sûr, celle qui gicle des robinets et gargouille dans les fontaines.

FLORENCIO ARTIGOT

Il n'est pas besoin d'arpenter les vignobles du canton à la recherche de bons goûteurs, les Services industriels de Genève (SIG) se sont attaché les talents d'une brigade de goûteurs d'eau. C'est du sérieux et ce sont presque des professionnels. Rien n'est laissé au hasard : la molécule H_2O genevoise se doit d'être la plus neutre, cristalline et la plus discrète possible pour les papilles et le nez.

« La meilleure eau est celle qui n'a justement pas de goût, sourit Hervé Guinand, responsable "Qualité des processus" auprès des SIG. On recherche ainsi tout défaut gustatif qui pourrait altérer la qualité de l'eau que nous produisons. Nous devons fournir à nos clients un produit irréprochable, tant sur le plan de l'hygiène que du goût. » Voilà pourquoi depuis quinze ans ce liquide vital pompé dans le lac ou siphonné de la nappe phréatique, en plus de satisfaire des critères de qualité chimique rigoureux, est dégusté, testé et noté par un bataillon de goûteurs « professionnels ». Toutes les deux semaines, des échantillons prélevés dans les fontaines de l'ensemble du canton ainsi que dans les stations de traitement parviennent à la brigade des goûteurs d'eau des SIG. Les tests à l'aveugle suivent scrupuleusement les procédures de qualité afin de traquer les odeurs et les arômes qui pourraient gêner les consommateurs. On ne badine pas avec cette ressource vitale.

Nous sommes ainsi le 14 avril, dans un local situé dans les sous-sols du bâtiment du Lignon, avec un bataillon de dix-huit goûteurs en herbe. Au total, 35 collaborateurs composent la brigade des goûteurs d'eau et tous proviennent des SIG. Ils suivent une formation régulière afin d'affiner les tests. On gagne ainsi en qualité et en sérieux. Ces épreuves durent une heure. Sur la feuille de résultats, la très scientifique « Fiche d'évaluation organoleptique », on se doit de faire part de ses sensations de base. Ce sont notamment les quatre saveurs principales qui sont recherchées : le sucré, l'acide, le salé et l'amer. On aurait même pu ajouter *umami* pour les Japonais, mais ce cinquième élément (le savoureux) est encore difficile à évaluer dans nos contrées… Une fois ces caractéristiques gustatives et olfactives détectées, elles reçoivent des notes de zéro (= non décelable) à 4 (= très important) qui mesurent leur intensité.



DESSIN HERRMANN

Après cette balade organoleptique primaire, on passe à des évaluations plus fines. Ce sont les goûts et les odeurs décelés par l'arrière-gorge et la fosse nasale qui entrent cette fois en jeu. C'est là que tout se complique. Dans cette phase beaucoup plus subtile et délicate, les goûteurs ne sont pas à la noce (de Cana…). Et le vocabulaire utilisé est bien plus subtil. Il faut là un nez et des talents de goûteur expérimenté pour retrouver des traces olfactives. On cherche alors dans une palette de langage fleuri un goût de terre, d'herbe, de bois, de légumes, de fruits, de fleurs, de poisson même, de phénol, de médicament, d'hydrocarbures. On peut percevoir, pour certains échantillons, un goût métallique. Il ne manquerait plus que « la pierre à fusil » pour se retrouver dans un carnotzet. Mais à part des vapeurs infimes de chlore dans quelques échantillons ou d'ozone, celles-ci sont rares, très rares.

Dans cet exercice presque scientifique, les fins goûteurs testent des échantillons d'eau qui proviennent de tout le canton. L'eau est testée à l'aveugle dans des verres en plastique souple et transparent, recyclables, annotés de 1 à 10. En ce jour d'avril, les dix échantillons proviennent de neuf fontaines genevoises et la dernière de la station du Prieuré. Les fontaines du territoire sont traitées avec le même respect que des grands médocs. Les eaux de Grand-Pré, Plan-les-Ouates, Anières, Gare des Eaux-Vives, Vésenaz, Vandœuvres, Meinier, Jussy et de la station du Prieuré sont passées au crible de la très sérieuse brigade des goûteurs d'eau des SIG.

Barbara Babel, formatrice interne de cette brigade, est claire : « Déguster est avant tout un plaisir, mais aussi une culture ; cela nécessite de l'attention ainsi qu'une méthodologie. La dégustation d'une boisson consiste à évaluer l'ensemble de ses caractéristiques sensorielles. Apprendre à exprimer et décrire les sensations perçues, avec des mots simples et organisés, permet de progresser rapidement. »

Une limpidité cristalline est déterminante dans le cas de l'eau potable. Puis vient le moment de humer et de sentir le liquide. L'examen olfactif renseigne, par flairage direct, sur les différents composés que l'on peut retrouver dans l'eau. Lors de la prise en bouche, ces impressions peuvent être renforcées ou, au contraire, atténuées lors du processus de perception rétro-olfactive.

La responsable des ateliers des goûteurs d'eau n'en démord pas. Ces impressions peuvent être identiques à celles perçues par l'olfaction stricte, mais souvent elles sont légèrement différentes, voire complémentaires. Ceci s'explique d'une part par le fait que l'eau est portée à une température plus élevée dans la bouche ; ainsi de nouvelles nuances aromatiques arrivent à être perçues. D'autre part, au niveau de la langue, l'eau se trouve sur une épaisseur moins importante que dans le verre et subit, par le mouvement des joues, un brassage plus important qui favorise la diffusion des substances volatiles. Signalons également le rôle que joue la salive dans toutes ces perceptions. Elle a un effet diluant, elle intervient dans la libération de certaines substances actives par sa richesse en enzymes hydrolysantes.

Dans cette quête du goût neutre primordial, les conseils de Barbara Babel n'ont rien à envier au plus fin des sommeliers : « Contentez-vous de prendre une petite gorgée d'eau, retenez-la sur la langue, puis étalez-la et faites-la tournoyer dans votre bouche. Pendant cette opération, aspirez de l'air par la bouche. Ceci a pour effet de libérer les arômes. »

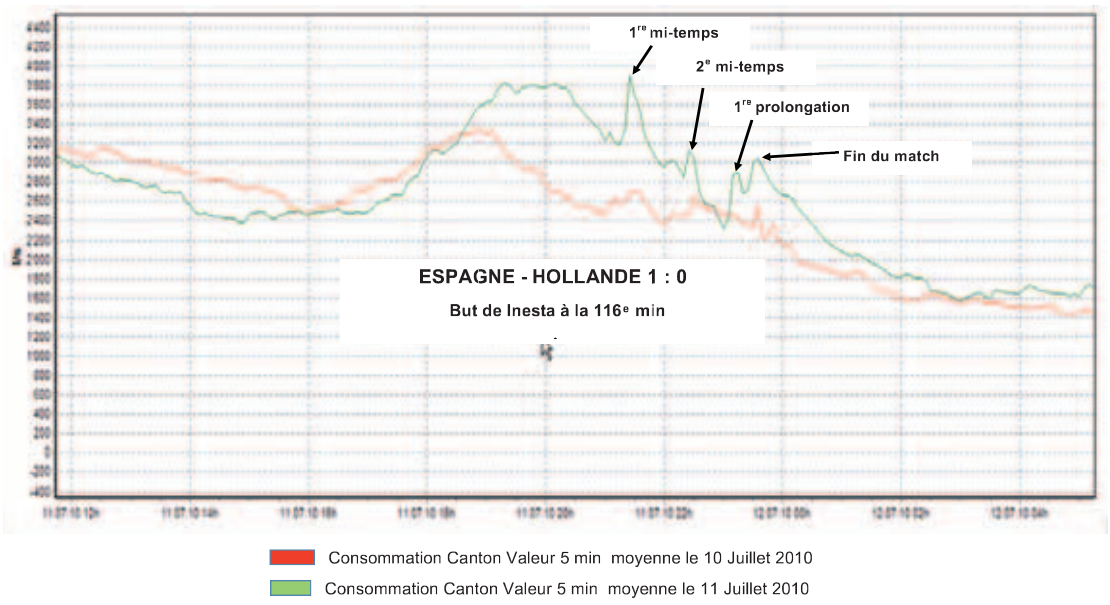
En plus de ces goûteurs d'eau « professionnels », les SIG ont mis en place depuis 2012 un réseau de goûteurs issus directement de la clientèle. Chaque mois, 300 consommateurs testent l'eau de leur robinet et envoient directement leurs résultats. Il flotte un parfum de milice parmi ces goûteurs affranchis. Il faut savoir que les trois quarts de la population genevoise consomment directement l'eau du robinet. Selon la dernière étude de satisfaction datée de novembre 2013, près de 90% des personnes interrogées à Genève trouvent l'eau du robinet bonne ou excellente. Qu'à cela ne tienne : la meilleure eau est celle qui n'a justement pas de goût, dit-on…

La chasse d'eau fan de foot

Dans cette histoire de toilettes, Vespasien se serait retourné dans sa tombe. Si la finale du Mondial 2010 en Afrique du Sud a ravi les débits de boissons, elle a aussi profondément modifié la consommation d'eau potable à Genève avec des pics pour le moins étonnants. Pas durant ce match intense, bien sûr, où la bière coulait à flots, mais à la mi-temps. Car à la pause pipi, c'est la chasse d'eau qui est sollicitée.

Le graphique ci-contre montre la consommation d'eau potable des Services industriels de Genève (SIG) le 10 juillet 2010, jour de cette belle finale où l'Espagne affrontait les Pays-Bas devant 700 millions de téléspectateurs. La courbe verte permet de visualiser le débit d'eau potable dans le canton exprimé en litres par seconde (axe vertical) au fil du temps (axe horizontal). La courbe rouge montre le profil de consommation d'une journée normale. Le contraste entre les deux est saisissant.

Quand le match commence à Johannesburg à 20h30, les Genevois s'installent devant les écrans de télévision, les robinets se ferment : le débit d'eau potable stagne alors à 3200 litres/seconde. A la mi-temps, les hectolitres de bières ingurgités sont déversés dans les toilettes. Rien de plus normal, c'est un rituel. Puis c'est le rush. Des dizaines de milliers de chasse d'eau sont sollicitées en même temps ce qui augmente brutalement la consommation d'eau avec un pic qui frôle les 4000 l/s. La courbe montre alors une forte pente pour atteindre un sommet. La pression est énorme.



Même scénario à la fin du match avec un deuxième pic chasse d'eau mais de moindre ampleur. Puis ce sont les prolongations (on retourne aux toilettes), le magnifique but d'Iniesta (vite un pipi) et le coup de sifflet final : l'Espagne est sacrée championne du Monde. Soulagement total…

eau de genève

PHOTO : STOJAN + VOUMARD

www.sig-eaudegeneve.ch

L'EAU SIG

Albert Anker, *Femme lacustre*, 1873. Musée des Beaux-Arts, La Chaux-de-Fonds.

Le culte des épingles

Au milieu du XIX[e] siècle, dans la rade de Genève, les archéologues ont découvert des objets de bronze préhistorique en très grande quantité. Diverses interprétations ont alors été émises. S'agissait-il de restes d'incendie d'entrepôts pleins d'outils et de provisions ? Des inondations catastrophiques avaient-elles dévasté les villages lacustres ?

CHRISTIANE PUGIN RUSSBACH

Vu l'énorme quantité et la richesse des récoltes, la société de l'âge du Bronze final a été accusée de surproduction et de gaspillage ; on a ainsi créé le mythe du « Bel âge du Bronze ». Après des trouvailles de bijoux et d'outils prestigieux en tourbières au nord de l'Europe, on a évoqué des offrandes votives. Au XX[e] siècle, on émet l'hypothèse d'immersion lors de rites votifs ou funéraires, ou de dépôts de biens commerciaux. Or pas n'importe quel type d'objet est abandonné. Certains sont intacts, d'autres détruits. On admet dès lors qu'il ne s'agit pas de pertes, mais de dépôts volontaires…

On retrouve aujourd'hui encore au fond des lacs toutes sortes d'objets d'usage commun, neufs, usagés ou cassés. Allant des bijoux – épingles, bracelets, anneaux – aux armes prestigieuses comme les épées, en passant par des appliques de ceinture, boutons, couteaux richement décorés et d'outils – haches et faucilles. Lors de la fouille du site genevois du Plonjon, sur 600 pièces de bronze récoltées, plus de 400 sont des épingles, parfois décorées minutieusement. Pourquoi les habitants des villages produisaient-ils une telle quantité d'épingles ? Pour tenir leurs habits… la couture existait déjà ! Et pourquoi prendre autant de peine de les couler, les forger, les marteler, les décorer pour ensuite les rejeter, les perdre ou les déposer ?

Afin de mieux comprendre, il faut se tourner vers les sociétés archaïques et analyser la signification des adjectifs « profane » et « sacré ». Actuellement, ces deux notions s'opposent totalement dans notre culture ; aborder ces sociétés avec nos idées se révèle très hasardeux. Encore influencées par la pensée des Lumières et du romantisme, nos représentations des sociétés anciennes sont très souvent idéalisées. Le mythe rousseauiste du bon sauvage est encore bien vivant. Il s'est même introduit dans la recherche.

Si l'on considère la société comme un système, on s'aperçoit que les peuples anciens ne faisaient aucune différence entre sacré et profane. L'acte de déposer ou de rejeter volontairement des pièces de bronze appartient ainsi au domaine de l'action symbolique et du rite. La chose rejetée devient une offrande. Les rituels servent à rendre visible un processus et à le faire aboutir. Il faut admettre dès lors que, pendant la préhistoire, la différence entre sacré et profane n'existait pas. On en déduit que toute trouvaille archéologique peut être le résultat d'un rituel ou d'une perte. L'objet n'a pas d'attribut en lui-même dès sa fabrication. A l'âge du Bronze, les cendres des morts étaient déposées dans des pots à cuire. Aimerait-on mettre les cendres du grand-père dans une casserole ? Un couteau de bronze peut servir à tailler un bâton, être utilisé comme instrument de sacrifice, déposé dans une tombe, offert aux dieux. L'éventuelle connotation sacrée d'une découverte ou d'une action doit être évaluée de cas en cas, à partir d'un contexte donné, de sa fréquence, de son abondance, etc. L'archéologue doit accorder beaucoup d'importance aux conditions de trouvaille et de modification du paysage pour évaluer son caractère sacré. Le fait de retrouver actuellement des épingles ou des anneaux de bronze en grandes quantités dans les lacs en relation avec des habitats préhistoriques confère-t-il à l'eau le qualificatif de sacré ? A-t-on affaire à un culte ? Les villages étaient situés au bord des lacs, ils étaient parfois inondés et tout ce qui était sur le sol était emporté par les vagues. Les habitants allaient-ils faire des offrandes dans le lac proche ? Sans preuve matérielle, le sacré et le profane se confondent.

Bibliographie

Viktoria Fischer, *Les bronzes en contexte palafittique sur les rives du Léman et des Trois-Lacs (Suisse occidentale)*, Genève, Département d'anthropologie de l'Université, 2010 (thèse de doctorat). http://archive-ouverte.unige.ch/unige:9838

C. Fischer, « Actions symboliques et coutumes funéraires à l'âge du Bronze », in S. Hochuli, U. Niffeler, V. Rychner (éd.), *La Suisse du Paléolithique à l'aube du Moyen Age. Age du Bronze*, Bâle, 1998.

Le baiser des eaux *Neshikat Hamaïm*

Le bain rituel, appelé *Mikvé* au sein de la tradition judaïque, fait partie des plus importantes étapes de purifications spirituelles hébraïques, partout dans le monde. En quelques mots, un *Mikvé* se décrit de la manière suivante : le sujet s'immerge tout entier dans un bassin d'eau en récitant une prière. Il est nu, comme au moment de sa venue au monde.

EDEN LEVI AM

Pour qu'un *Mikvé* soit casher, n'importe quelle eau ne peut être utilisée ; il est nécessaire que son arrivée soit naturelle. S'il est possible de se servir de la mer ou d'une rivière, le *Mikvé* sera dit naturel. Si le *Mikvé* est un bassin construit, il devra s'insérer dans une synagogue. Dans ce cas, cette partie bâtie sera édifiée à même le sol ou dans les fondations afin que l'eau ne soit ni pompée ni apportée par la main humaine. Le liquide s'écoule depuis le toit de la synagogue jusqu'au réservoir et ne peut stagner à aucun moment. Le bassin doit en effet être rempli à la fois d'un mélange d'eau de pluie et d'eau courante, pouvant provenir d'une alimentation usuelle telle qu'un robinet.

Ce mélange des eaux a quelque chose d'intriguant : les deux liquides doivent entrer en contact à l'intérieur d'un tuyau et ce mélange se nomme *Neshikat Hamaïm*, expression désignant « Le baiser des eaux ». La tradition recommande que les eaux doivent s'embrasser, ce qui unit rituel et poésie. Lorsque les eaux s'embrassent pour constituer le contenu spécifique du *Mikvé*, l'immersion du sujet dans ce baiser aquatique rappelle l'entrée dans le fleuve qui coulait au jardin d'Eden ; selon les textes, ce bain renvoie donc spirituellement et symboliquement à celui qui fut pris dans le *Gan Eden*, la source originelle.

Le *Mikvé* est connu principalement par les femmes, dans leurs étapes de purification corporelle et spirituelle. Elles font une réelle *Mitzva,* qui est un acte de bonté humaine, donnant l'occasion de s'immerger au *Mikvé* en prononçant la prière appropriée, la première fois la veille de leur mariage.

Pendant cette étape de vie, une femme les accompagne afin que le rituel soit accompli correctement. Attention, l'immersion doit être totale, sans qu'aucune parcelle de leur corps n'ait un contact autre qu'avec l'eau du bassin ! Et cela, le temps de plusieurs allers-venues entre deux mondes ; l'eau et l'oxygène.

Dans l'eau, elles se retrouvent dans une position primordiale évoquant un fœtus dans toute sa splendeur. Par la suite, ces femmes seront dans l'obligation d'y retourner sept jours précisément après chaque période d'écoulement des menstrues. Le rituel se répétera tout au long de leur vie.

L'usage veut que, puisque le sang menstruel est un symbole d'impureté dans la tradition juive, les femmes nettoient leur corps et leur âme avant de retrouver leur époux. La semaine qui suit les menstruations, une fois le rituel précité accompli, exige de la distance de la part du couple marié : il y aura de ce fait sept jours d'abstinence, sept jours certifiant que le sang n'est plus et que la femme est pure pour pouvoir être fécondée.

Plusieurs femmes témoignent qu'au moment où elles accouchent, elles ont la sensation de donner naissance dans la pureté. Leur corps nettoyé est associé à une progéniture saine.

Les hommes ne sont pas obligés d'aller au *Mikvé*. Il peuvent cependant s'y rendre avant les grandes occasions. Il s'agira alors d'une préparation spirituelle provenant d'un choix personnel. La mystique juive dit que l'immersion dans un *Mikvé* permettrait l'élévation de la personne et de son âme. L'on soutient aussi que ce rituel est une forme de renaissance, l'immersion intégrale dans le bain nous faisant pénétrer dans un monde où un individu ne peut survivre naturellement. Lorsque la personne en ressort, purifiée par la prière et les pensées en rapport, elle est alors considérée comme une nouvelle créature.

Photographie Eden Levi Am

GÉRARD PÉTREMAND www.gerardpetremand.ch

L'eau, c'est la vie

Qu'est-ce que l'eau ? Voilà une question simple à poser lors d'une bonne soirée entre amis si vous souhaitez briller par votre originalité. Les plus érudits vous diront qu'il s'agit d'une substance répondant à la formule chimique « H_2O » (prononcez « achedeuzo »), tandis que d'autres moins savants vous parleront d'une chose qui coule, qui mouille, en étroite relation avec les activités de nettoyage. Certains enfin évoqueront cette phrase mystérieuse : « L'eau, c'est la vie ». Ils diront que l'eau est bien plus qu'une formule chimique ou un liquide rafraîchissant.

MARC HENRY*

DR

Pour ce qui me concerne, lorsque j'ai débuté ma carrière scientifique, l'eau était pour moi un milieu particulièrement propice à la solvatation des espèces possédant une charge électrique positive (cations) ou négatives (anions). J'ai ainsi compris que sans eau il n'y aurait probablement pas d'ions et que sans ions il ne pouvait y avoir de vie.

Ce fut de fait un véritable choc pour moi d'apprendre que tout être vivant pouvait être schématisé comme un tube polaire fait de matière organique traversé par un flux d'eau et d'ions. L'arrêt de ce flux signifie simplement qu'il n'y a plus de vie possible.

Le fait que dans une cellule vivante il n'existe, parmi cent molécules choisies au hasard, qu'une seule molécule qui n'est pas de l'eau fut pour moi un autre électrochoc. Je me suis donc attaché à cette substance au point de lui consacrer toute une vie, non seulement professionnelle, mais aussi ludique. En effet, quelle que soit la chose sur laquelle je pose mon regard, j'arrive toujours à établir un lien avec l'eau, par la composition chimique bien sûr, mais aussi par la forme, la couleur, la sonorité, l'odeur, le goût, le toucher, etc.

Prenons le sable par exemple. S'il est trop sec, impossible de créer une forme cohérente. Mouillons-le et il devient possible de bâtir des châteaux magnifiques. Autre exemple : selon Goethe, les couleurs expriment la souffrance de la lumière lorsqu'elle passe d'un milieu clair à un milieu sombre et vice-versa. Ajoutons de l'eau et les couleurs pâlissent, ce qui apaise la souffrance de la lumière puisqu'elle devient scintillante.

Dans l'eau, les sons sont aussi plus audibles et se propagent plus loin que dans l'air. Prenons un vieux flacon vide ayant contenu du parfum et n'ayant plus d'odeur. Quelques gouttes d'eau suffiront à faire renaître les effluves envoûtants. Si vous pensez que l'eau est un liquide sans saveur, posez vous la question de savoir pourquoi il existe des dégustateurs d'eau. Enfin, l'humidité se ressent plus par le toucher que par l'odeur, le goût, le son ou la lumière. Bref, songez à ce que serait la vie sans eau !

Des objets apparemment parfaitement secs doivent également leur existence à l'eau. Cela s'applique aussi bien à une roche, une plante, un fœtus, une étoile, une galaxie et même aux trous noirs. De manière assez paradoxale, cette omniprésence de l'eau fait qu'on ne la voit plus car sa présence coule de source.

Photographie Fausto Pluchinotta

C'est particulièrement frappant dans les livres de biologie, où l'on trouve des milliers de pages techniques sur la nature du tube polaire et quasiment rien sur le flux d'eau et d'ions qui donne la vie. Quand un biologiste parle de protéines ou d'ADN, il ne parle jamais de la gaine d'eau sans laquelle le biopolymère ne pourrait exister.

Si vous allez voir un médecin, il ne vous posera quasiment aucune question sur la manière dont vous vous hydratez. Un texte de David J. Ford, « Ajouter juste de l'eau » (voir ci-contre), illustre parfaitement le rôle crucial que joue l'eau dans notre vie quotidienne.

Mais au-delà des mots l'eau reste une substance très mystérieuse. Par exemple sa sensibilité extrême aux champs magnétiques alors que la chimie souligne son caractère diamagnétique. Il y a aussi sa possible « mémoire » qui fait toujours couler beaucoup d'encre et de salive. Certains vont même jusqu'à penser que l'eau est sensible à nos émotions et à notre pensée, agissant comme un véritable vecteur d'information.

C'est ainsi que je suis devenu spécialiste de l'eau et que j'en suis venu à apprendre la physique quantique des champs pour clarifier tous ces mystères qui m'attirent et me fascinent. Je veux expérimenter, étudier, comprendre pour finalement arriver à savoir qui je suis réellement puisque sur 100 molécules constituant ma matière corporelle, 99 sont des molécules d'eau. Bien sûr le travail est immense et, même après des années de recherches, beaucoup de pistes restent à explorer. La quête est donc loin d'être terminée et si l'on en croit le théorème d'incomplétude de Gödel, il se pourrait bien qu'elle soit sans fin puisqu'aucun système logique ne peut se faire référence à lui-même sans générer des propositions indécidables. Comment le cerveau qui est fait principalement d'eau pourrait-il comprendre ce qu'est l'eau ? Peu importe car le même théorème de Gödel nous apprend aussi que « Tout être humain peut connaître plus que ce qu'il peut connaître à condition de le connaître… ».

L'eau aurait-elle finalement une conscience ? Par son omniprésence, ne serait-elle pas le lien universel entre toutes les choses matérielles qui constituent l'univers ? Ces molécules d'eau, que j'expire à chaque seconde de ma vie et que j'ai fabriqué au sein de mon organisme, ne sont-elles pas autant de messagers vers les autres êtres vivants qui ne peuvent que les absorber pour les réémettre, une seconde plus tard, dans un cycle éternel et sans fin ?

Nous sommes tous concernés par l'eau, que l'on soit scientifique, religieux, philosophe, artiste, athée ou simple citoyen. Il y a tant de choses à découvrir et comprendre au sujet de l'eau qu'il est temps pour chacun de se mettre au travail sans tarder…

*Professeur à l'Université de Strasbourg.
www.marchenry.com

AJOUTER JUSTE DE L'EAU

Les mots sur les étiquettes te le disent
Les recettes, dans les publicités reçues par e-mail aussi
Et il y a beaucoup à parier, qu'au travail ou pour s'amuser
Tu puisses voir ces fameux mots dès aujourd'hui :
– Ajouter juste de l'eau

Tu serais surpris de voir combien de choses
Sont sèches et inutiles tant qu'on ne leur a pas apporté
Ce liquide magique connu de tous
Que tu utilises pour répondre à cet appel :
– Ajouter juste de l'eau

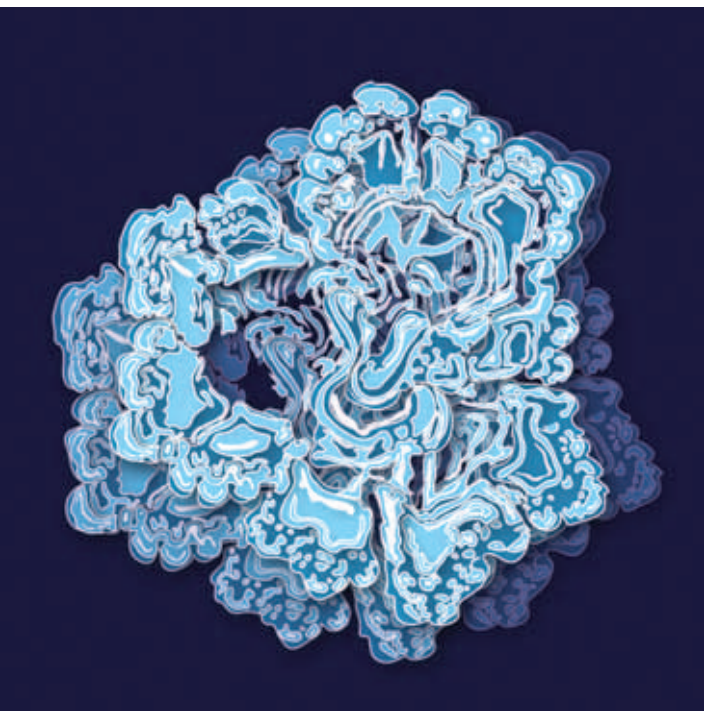
Pour illustrer et prouver ma pensée,
Rappelle-toi que sur toute la nourriture que tu viens d'acheter
On trouve écrit en clair et sans ambiguïté
Les instructions qui rendront ta cuisine légère :
– Ajouter juste de l'eau

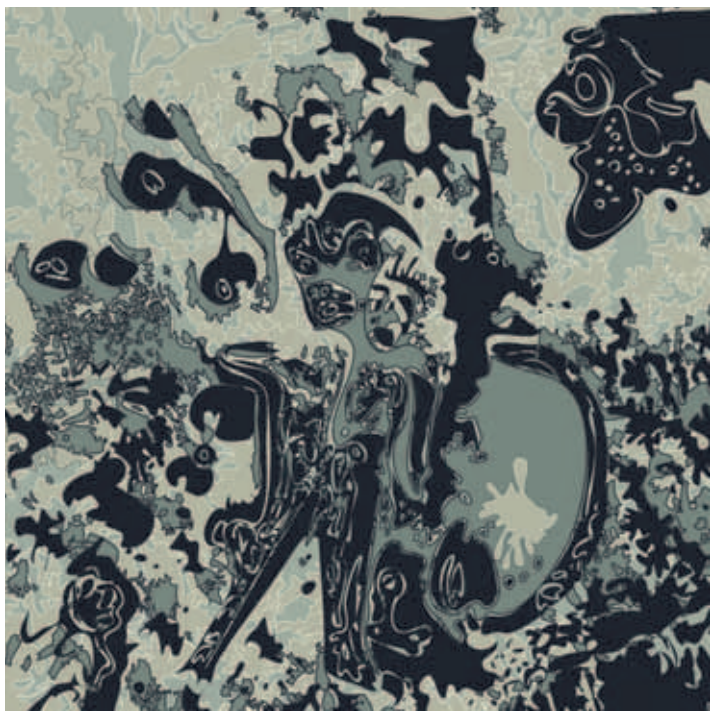
Tu peux maintenant acheter
Des fruits séchés, des soupes, des gâteaux délicieux
Du lait en poudre et des jus lyophilisés
A tous ces produits aux multiples usages, tu dois :
– Ajouter juste de l'eau

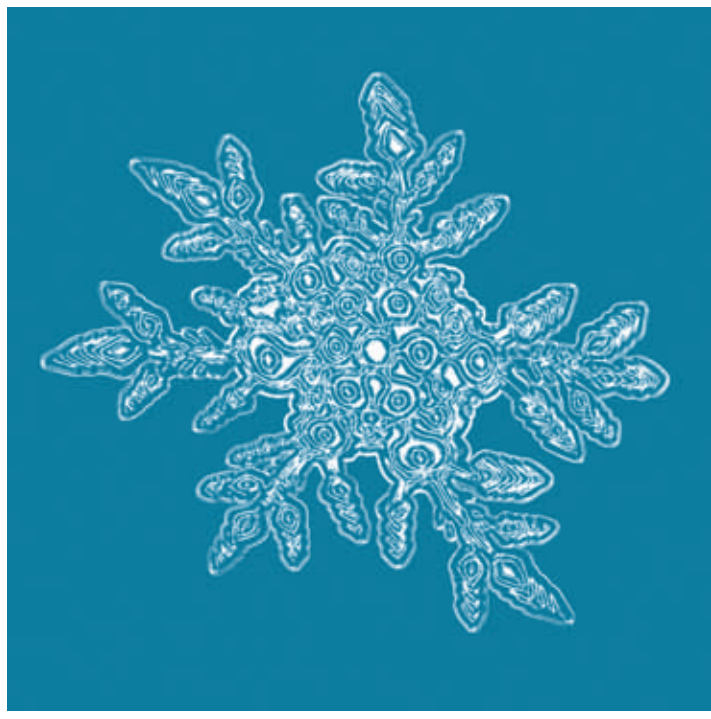
Imagine un instant, s'il te plaît
Une terre aride et déserte, dépourvue de tout arbre
Elle pourrait devenir une terre fertile, riche et bonne
Et tout à fait productive, si tu pouvais :
– Ajouter juste de l'eau

Qu'est ce qui change le ciment en béton ?
Qu'est ce qui change la graine en blé doré ?
Aucun des mots du langage humain
Ne peut répondre, mais ces simples mots, eux, le peuvent :
– Ajouter juste de l'eau…

David J. Ford







Les étoiles d'eau

Les photos des étoiles cristallines de Masaru Emoto m'ont interpellée au moment où je me suis intéressée de près aux médecines douces et à l'homéopathie.

VERONIKA VIZNER

Dans ses investigations qu'il prétend non scientifiques, le savant japonais a entrepris des recherches en rapport avec les capacités de l'eau à emmagasiner et à véhiculer des informations. Alors que certains considèrent l'eau comme un corps inerte, d'autres la croient vivante, possédant une mémoire, une structure, une organisation, voire une capacité à guérir.

En se basant sur le fait que les flocons de neige étaient des cristaux d'eau et qu'ils étaient variés à l'infini, Masaru Emoto en a conclu que l'eau devait également produire des cristaux lorsqu'elle était congelée. C'est ainsi que débuta, il y a un peu plus d'une vingtaine d'années, une étude sur la base de la cristalisation d'échantillons d'eau de diverses provenances.

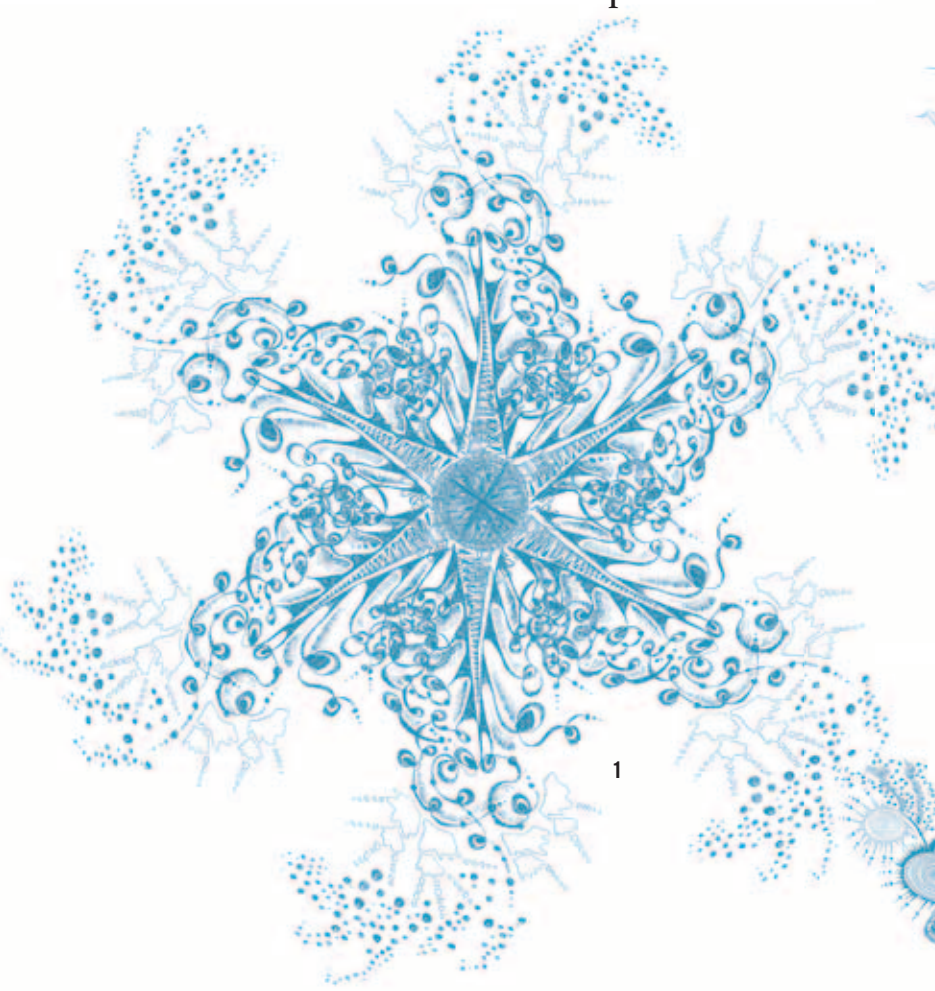
Lorsque l'eau était pure ou sous l'influence d'une belle musique, de pensées ou d'énergies positives, les cristaux se présentaient presque toujours sous la forme d'une magnifique étoile hexagonale avec des variations d'infinie beauté.

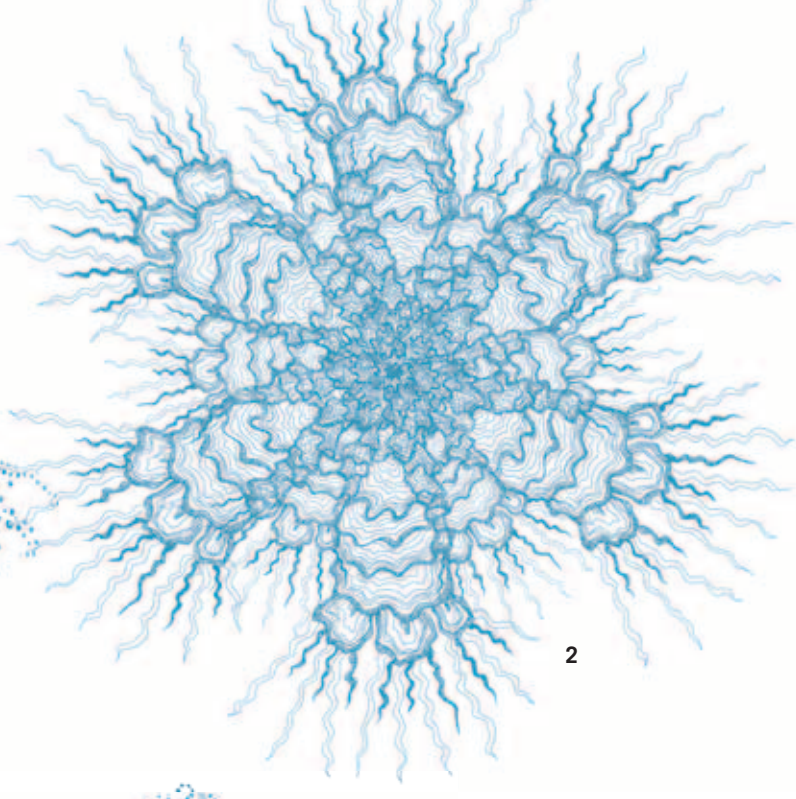
Lorsque, au contraire, l'eau était impure, polluée ou sous une mauvaise influence, les cristaux perdaient leur beauté et leurs formes hexagonales, revêtant dès lors une apparence destructurée, laide et repoussante. Les fleurs de gel que l'on peut voir par exemple sur les vitres auraient ainsi changé d'aspect depuis que l'environnement est perturbé et pollué.

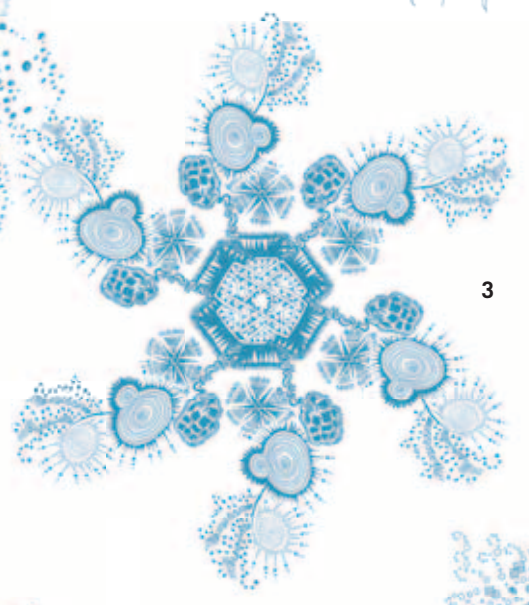
Ces formes, cristaux et étoiles seraient la conséquence des vibrations qui agissent sur la matière et notamment sur l'eau. Notre corps étant formé de 99% de molécules d'eau, il devrait être également sensible à tout notre environnement.

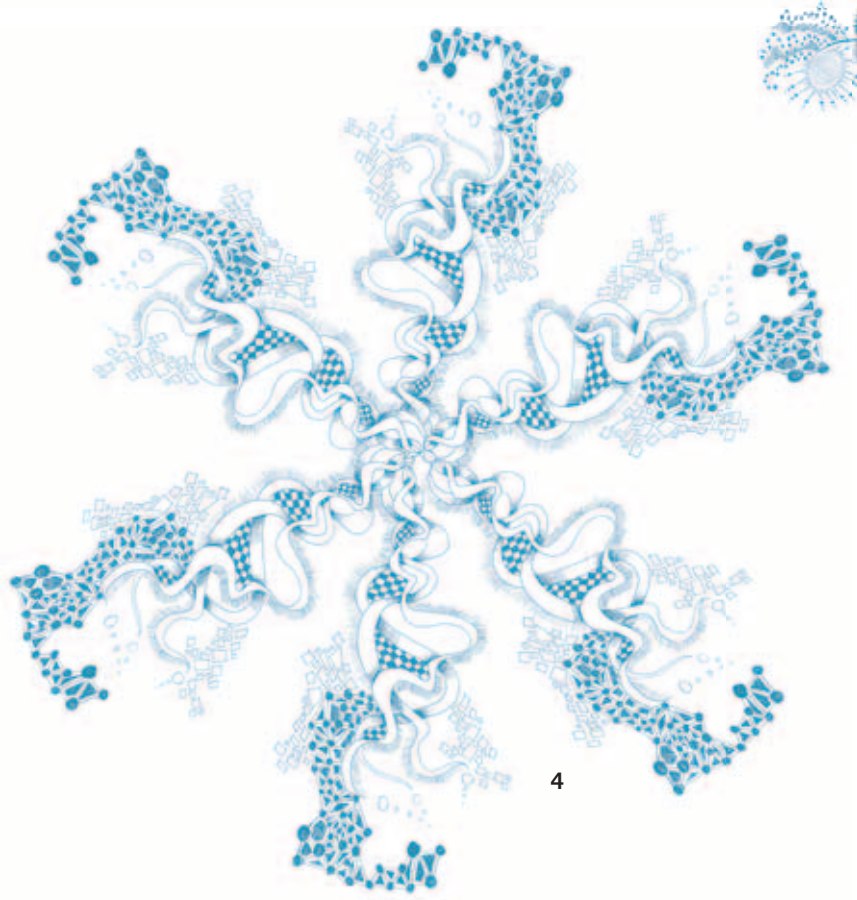
Les images du haut de page sont inspirées des photographies de l'équipe de Masaru Emoto, retouchées et interprétées pour une meilleure visibilité. Les dessins d'étoiles ci-contre, que j'ai appelées « étoiles de vie », appartiennent à une série artistique travaillée un peu comme des horoscopes en vision kaléidoscopique. Ils sont fondés sur l'intuition et le ressenti des personnes que j'ai rencontrées.

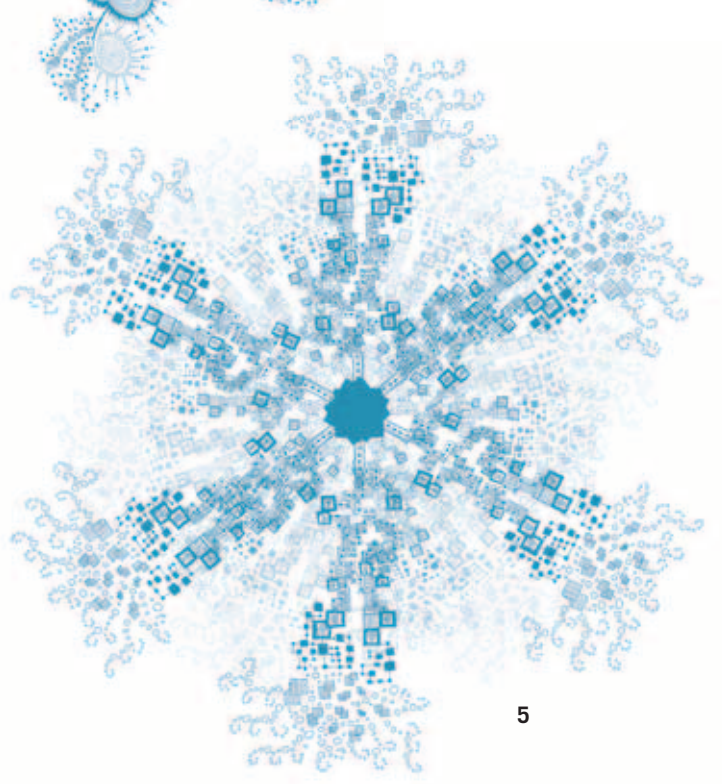
www.pyradesign.org


1


2


3


4


5

Le Japonais Masaru Emoto (1943-2014), président du *Project of Love and Thanks to Water*, est connu pour sa théorie sur les effets de la pensée et des émotions sur l'eau.

1 Une mère de famille généreuse, déployant avec volupté des tentacules souples qui au départ se veulent pointues, semant la vie et le savoir autour d'elle.
2 Une femme dépressive qui a perdu ses repères et qui a oublié son potentiel intérieur.
3 Un homme d'affaires malheureux mais en quête d'équilibre et de bonheur, dont la mère est d'origine anglaise et juive et le père arabe.
4 Un homme bipolaire, manipulateur, dépressif, cocaïnomane.
5 Un informaticien essayant de transmettre ses connaissances, mais trop replié sur son monde intérieur pour y parvenir.

l'institut jaques-dalcroze fête ses 100 ans

le congrès pointu et revigorant

20 - 24 juillet 2015

interactions pédagogie, art, science :
quelle influence sur l'apprentissage
musical, aujourd'hui et demain ?

ouvert aux amateurs et professionnels
infos : www.dalcroze.ch

ijd 2015 institut jaques-dalcroze
100 ans de musique en mouvement

DANS SES RÊVES,
SON PAPA NE DEVAIT
PAS DISPARAÎTRE.

orphelin.ch

UNE COUVERTURE
DÉCÈS - INVALIDITÉ
DÈS 4 CHF/MOIS

1872 FSMO
FONDATION SANS BUT LUCRATIF

le bus magique
depuis 2005
École d'ateliers de musique

Un lieu privilégié pour pratiquer
la musique actuelle en groupe

Le Bus Magique
ATELIERS DE MUSIQUE

www.lebusmagique.ch

Avenue Henri-Golay 40
1219 Châtelaine
+41 (0) 76 396 07 26

CENTRE PROTESTANT DE VACANCES

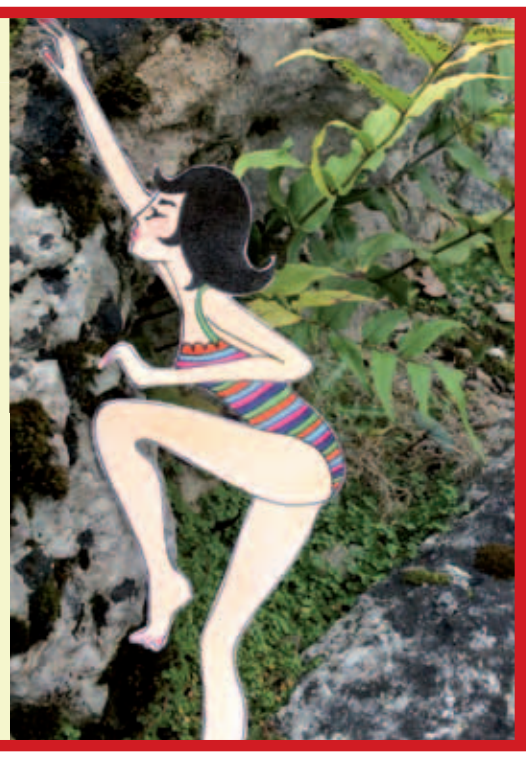
70 CAMPS 4-18 ANS

16 CENTRES AÉRÉS 4-6 ANS & 7-10 ANS

WWW.CAMPS.CH

T 022 809 49 79

ÉTÉ 2015



Défense d'afficher

Il y a les ceusses qui ont la foi du charbonnier. Le ciel sur le lac Léman ne m'a pas donné cette ferveur.

SERGE ARNAULD

Simon-Mathurin Lantara (1729-1778), *L'Esprit de Dieu planant sur les eaux*, 1752. Huile sur toile, 52,5 x 63 cm © Musée de Grenoble/Jean-Luc Lacroix

Il y a des universitaires qui ont étudié la théologie ; ces femmes et ces hommes ont exposé leurs convictions et leurs doutes aux feux des Ecritures. La terre genevoise ne m'a pas donné l'occasion de porter la robe noire du ministre pour répéter les cinq *sola* de la Réforme dont le *Sola scriptura* (l'autorité supérieure de la Bible) frappait naguère les esprits et les cœurs des Genevois. Cependant, cette cité a ensemencé mon naturel, sensible à la source de la Parole qui nourrit les uns de conviction, les autres de confrontation, et les ceusses d'une adhésion sans entrave. Quoi qu'on en dise ici ou qu'on en sourie là, de manière entendue de part et d'autre, la Bible exerce encore sur certains mortels une attraction dont je ne suis pas moi-même si honteux, sans doute en partie grâce à cette infusion calviniste du milieu protestant local qui avait un je-ne-sais-quoi d'incitatrice, faisant preuve en certaines occasions de plus de douceur que de rigueur.

En dépit des moqueries et du quand-dira-t-on s'attachant aujourd'hui au comportement du bougre qui lit et cite la Bible, j'affiche ! (comme le fit Antoine Froment qui apposa ses placards au Molard en 1533, peu avant que la Réforme fût adoptée à Genève).

Comme il est surprenant de découvrir l'importance et la primeur de l'eau dès les premiers versets du livre de la Genèse ! Lisons ensemble, ce ne sera pas long : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. La terre était informe et vide, et l'esprit de Dieu se mouvait *au-dessus des eaux*. » Après seulement deux phrases apparues dans nos têtes, nous sommes troublés, amies lectrices, amis lecteurs : ainsi la création a lieu, l'esprit de Dieu se meut, *tandis que l'eau est préexistante*.

Mon trouble devant cette affirmation se dissipe à la lecture du livre sur Jésus[1] de Joseph Ratzinger dans lequel ma mémoire retient ceci : « L'Esprit et l'eau, le ciel et la terre, le Christ et l'Eglise, forment un tout. »

Et voici que je pénètre d'un coup d'un seul dans le deuxième jour de la Création, en ce temps de la séparation des eaux d'avec les eaux, quand Dieu dit « qu'il y ait une étendue entre les eaux », *une étendue qui se nomme ciel*.

Ne vous lassez pas de cet avant-propos qui vous semble ahurissant, sinon abrutissant, ne déchirez pas si vite l'affiche sauvage : il ne s'agit pour l'instant que d'une progression dans la compréhension d'une proposition. L'esprit et l'eau, nous les avons rencontrés à l'instant ; le ciel et la terre, nous les découvrons par cette notion *d'étendue séparant les eaux qui sont* au-dessous *de l'étendue d'avec les eaux qui sont* au-dessus *de l'étendue*.

Qu'en est-il enfin de la troisième association citée : le Christ et l'Eglise ? L'auteur du livre mentionné cite Tertullien qui affirme : « Jamais le Christ n'est sans l'eau. »

Qu'est-ce à dire ? Sous l'aspect de l'antériorité de l'eau, il s'impose très naturellement d'évoquer le baptême de Jésus : je laisse à celles et à ceux qui en auront l'envie, le plaisir de lire Luc 3/21-22 où il est dit que le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe, au moment où le Christ priait en une telle circonstance. Cette troisième affirmation me fait découvrir le *Traité du baptême* de Tertullien[2], dans lequel il est noté que « c'est donc l'eau qui la première produisit ce qui a vie, afin qu'on ne soit pas surpris que dans le baptême l'eau puisse donner la vie éternelle à notre âme. Dans la formation même de l'homme, Dieu employa l'eau pour achever ce sublime ouvrage. La terre est à la vérité la matière dont l'homme fut fait ; mais cette terre n'eût pas été assez disposée pour cet ouvrage, si elle n'avait été humide et détrempée. »

Cette citation, désignant l'eau du baptême comme l'agent de la vie éternelle de l'âme, nous aide à concevoir que la traversée de la mer Rouge par le peuple hébreu, expression du salut pour les juifs, sera interprétée dans le christianisme comme la renaissance de l'homme mis au monde et soumis à lui, l'épreuve de la servitude et le désir ou le besoin de repentance (au sens d'un ralliement, d'un retour au Créateur). Cette ouverture de la mer Rouge sera sa délivrance, la préfiguration du baptême tel qu'il est décrit par Luc aux chiffres indiqués ci-dessus ; non seulement le renvoi symbolique de l'esprit de Dieu qui s'est mû à l'origine au-dessus des eaux, mais bien plus : par cette ouverture se produit la manifestation de ce Saint-Esprit, comme vient d'être appréhendé la corporéité de la colombe ; en outre, les exégètes ne manqueront pas de faire un parallèle entre la pureté de la Vierge qui accouche du Christ et la pureté de l'eau du baptême qui va enfanter l'homme nouveau dans l'Eglise chrétienne.

Parlons maintenant du jardin d'Eden, lieu de l'installation première de l'homme et de la femme, selon la Genèse, puis évoquons la Nouvelle Jérusalem telle qu'elle est présentée dans l'Apocalypse de Jean comme futur séjour des ci-devant vivants, ces deux endroits en rapport avec l'eau. Notons au préalable que ce jardin d'Eden (ou des Délices selon la traduction de l'hébreu du mot éden qui signifie « être fertile, abondant ») est imaginé usuellement comme un paradis ; relevons alors que ce mot paradis a une étymologie qui nous renvoie à un espace où se marque la clôture, un verger clos. Le terme n'existe qu'à trois endroits dans l'Ancien Testament : dans le Cantique des Cantiques (4/13), dans l'Ecclésiaste (2/5) et dans Néhémie (2/8). Il est possible d'avancer que le paradis des Hébreux, la sagesse divine qui se trouve dans l'introspection humaine selon la mystique juive, se manifeste à la fois dans l'auto révélation et l'auto dissimulation de Dieu.

Ainsi voyons-nous au second chapitre de la Genèse cet enclos que je laisse le soin de découvrir par la lecture à ceux que ce point intéresse. Je retiens cette énigme en ces lignes : « Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le jardin et de là [j'insiste sur ce "de là" en m'imaginant que, pour les chrétiens, le jardin de Joseph d'Arimathie, tel qu'il est décrit selon Jean XIX/41, est le terrain d'accueil de cette eau première par laquelle surgissent les retrouvailles avec le Créateur que la dialectique de la Croix et la Résurrection suscite] de là, est-il écrit, il se divisait en quatre bras. » Ces bras sont-ils symboliquement les évangiles canoniques ?

Je m'étonne des richesses qui se trouvent dans la région où coule le premier bras dont le nom signifie « augmentation », le second étant associé au « bondissement ». Je m'étonne de connaître par la géographie la situation des deux derniers bras, le Tigre et l'Euphrate. Pourquoi localiser (l'auto-révélation) ? Pourquoi ne pas localiser (l'auto-dissimulation) ? Ce sont des questions de transmission, non des problèmes de lecture.

Et je continue à m'étonner en lisant le Coran qui reprend comme un aboutissement non pas « le » jardin d'Eden mais les jardins d'Eden. Il est dit en effet dans la sourate XVI, Les Abeilles, au chiffre 31 : « Ils pénétreront dans les Jardins d'Eden *où coulent les ruisseaux*. Au chiffre 32 : « Entrez au Paradis en récompense de vos actions. »[3] L'étonnement croît encore en lisant dans cette même sourate les chiffres 64 à 69. De même qu'une dictée surnaturelle a été soumise au Prophète, de même les bienfaits terrestres sont un Signe de Dieu : l'eau qui fait revivre la terre, le lait, délicieux à boire des troupeaux, la boisson enivrante provenant des vignes, le miel des abeilles grâce auquel les hommes trouvent la guérison. La terre offre aux humains non seulement un aperçu des bonnes choses, la source d'un enseignement, mais les prémices d'une Promesse, ainsi que le décrit la sourate XLVII, Muhammad, au chiffre 15. Il s'y trouve en effet une peinture de cette Promesse en rapport avec les bienfaits énoncés. « Voici la description du *Jardin* promis à ceux qui craignent Dieu. Il y aura là *des fleuves dont l'eau est incorruptible, des fleuves de lait au goût inaltérable, des fleuves de vin, délices pour ceux qui en boivent, des fleuves de miel purifié*. Ils y trouveront aussi toutes sortes de fruits et le pardon de leur Seigneur. »

Par ces versets amenant la conclusion (fin de votre patience ou de votre découragement, amies lectrices, amis lecteurs), il convient de contempler la Nouvelle Jérusalem, de la voir dans ce triomphe de l'eau dont il est question dans cette ville céleste, puisqu'on peut lire cette déclaration surprenante au chapitre 22/1-2 de l'Apocalypse : « Puis l'ange me montra le fleuve de Vie[4], limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place, *de part et d'autre du fleuve, il y a des arbres de Vie qui fructifient douze fois, une fois chaque mois ; et leurs feuilles peuvent guérir les païens* (selon le texte de la Bible de Jérusalem). Guérir les nations selon d'autres versions, notamment celle de Louis Segond. Rangeons dans les bibliothèques les traductions ! *De malédiction (ou d'anathème), il n'y en aura plus !* Retenons que les païens auront des feuilles délicieuses pour menu, c'est le principal : de les savoir à côté du fleuve, ces nations, et de les nourrir.

[1] Joseph Ratzinger/Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Flammarion, 2007, page 267.

[2] Tertullien (né v. 150/160, mort en 220), *Traité du baptême*, édité par M. Charpentier, Paris, 1844.

[3] *Le Coran*, livres I et II, préfacé par J. Grosjean, traduit par D. Masson, Gallimard, 1967. Volume I, *les Abeilles*, p. 326. Volume II, *Muhammad*, page 630.

[4] Livre prophétique de Daniel (Ancien Testament) : se reporter également au chapitre 12, « Les temps messianiques », chiffre 5 : « Et moi, Daniel, je regardai, et voici, deux autres hommes se tenaient debout, l'un en deça du bord du fleuve, l'autre au-delà du bord du fleuve… ».

Du jour où Konrad Witz – le premier dans l'histoire de la peinture – dispose Dieu dans l'image du réel, il nous fait accueillir d'un œil neuf le paysage, incertains que nous sommes d'y voir la Terre promise ou les terres savoyardes (comme l'atteste une petite bannière); l'Alpe romantique ou la rade bien de chez nous; l'eau verte et miraculeuse où toujours plongent les saints et les mécréants ou bien encore notre présent, équivalent à l'année 1444 ou à l'an 33. Nous, aujourd'hui, 571 ans plus tard, en oscillant à l'intérieur de la vue que nous a offerte le peintre, nous ajustons librement notre œil, et faisons la netteté sur des indices de l'histoire que l'on veut.

Jean Stern, *571, incertitude paysagère*, 2015.
9 panneaux à partir de photographies assemblées avec une reproduction du tableau de Konrad Witz, *La Pêche miraculeuse*, 1444 (© Musée d'art et d'histoire, Ville de Genève/Flora Bevilacqua).

Le ciel on va le refaire

Il sortit la tête de l'eau comme s'il se relevait d'entre les morts, les yeux tournés vers le ciel déchiré par les rayons d'un soleil matinal. Une voix se fit entendre : tu es mon fils bien aimé, en qui je mets toute ma joie, toute mon affection. Ce lien d'adoption affermi en son cœur, il s'assit sur le bois des Bains des Pâquis, satisfait. Il regarda à nouveau le ciel qui continuait de s'ouvrir et se dit : le ciel on va le refaire.

JEAN-MICHEL PERRET*

Le large horizon qui s'offrait à lui de ce point de vue unique à Genève élargissait ses pensées si confinées au quotidien. L'étendue du Léman comme miroir de ses aspirations les plus élevées ? Et pourquoi pas, si l'eau profane des Bains pouvait lui signifier un nouveau commencement, ne serait-il pas celui qui, par ténacité et par jeu, montrerait à ses contemporains le chemin d'un ciel retrouvé ?

On allait bien rire, c'est sûr : lui, le natif des Pâquis, d'une mère célibataire et d'un père inconnu, en sauveur du monde ? Encore un illuminé, un charlatan ! Mais le baptême reçu des mains de Jean, son ami d'enfance, signifiait pour lui un renouveau total. Sa vie passée à errer dans les rues à se chercher un but ne venait-elle pas de se transformer en une course joyeuse vers la légèreté et la simplicité ? Il suffisait d'y croire. En cet instant-là, l'espérance lui était facile, comme par miracle.

Jean continuait de baptiser en signe des temps derniers, annonçant la venue d'un royaume de justice déjà présent mais toujours à venir. Les candidats au baptême se succédaient. Pour les uns il s'agissait de se libérer de fautes passées, de cette mauvaise conscience qui vous paralyse en tous points et vous dégoûte de la vie. Pour les autres, moins nombreux, le baptême couronnait un lent processus d'apprentissage entamé depuis l'enfance au contact de la Bible, sans qu'il ne soit nécessaire de parler de revirement. Par le biais de cette eau redevenue sacrée l'espace d'un rite de passage, Jean redonnait l'espérance aux découragés, la joie de se ressentir aux dépossédés d'eux-mêmes, l'assurance d'être un individu unique aux yeux du ciel pour tout un chacun.

Il prit congé de Jean et, s'éloignant, il entendait les chants et les acclamations. Mais de sa vie nouvelle, qu'en resterait-il, une fois les quais retrouvés ? Cette inquiétude lui gagnait le cœur : c'est de l'espérance d'un changement que le changement peut se produire. Il prit la résolution de s'exercer à espérer, dans les petits gestes du quotidien comme dans les grands moments de l'existence, dans le tumulte urbain de la semaine comme dans le silence du dimanche matin.

Soudain son téléphone se mit à vibrer. Son amie Madeleine lui transmettait un message : Pâques c'est Dieu qui envoie un SMS, et la réponse à ce SMS peut s'appeler la prière, la poésie ou la joie.

Il se sentit alors un nouvel homme, par qui la réconciliation entre eaux sacrée et profane ne saurait tarder. Le ciel on va le refaire, se répétait-il inlassablement, le ciel il va nous refaire…

*Pasteur.

La tête dans le nuage…

Il y avait une passerelle à enjamber – on ne voyait pas au delà. On saisissait une des pèlerines accrochées à un câble. On s'engouffrait le long d'une rembarde vitrée, embuée, protégé par la pèlerine en plastique vert.

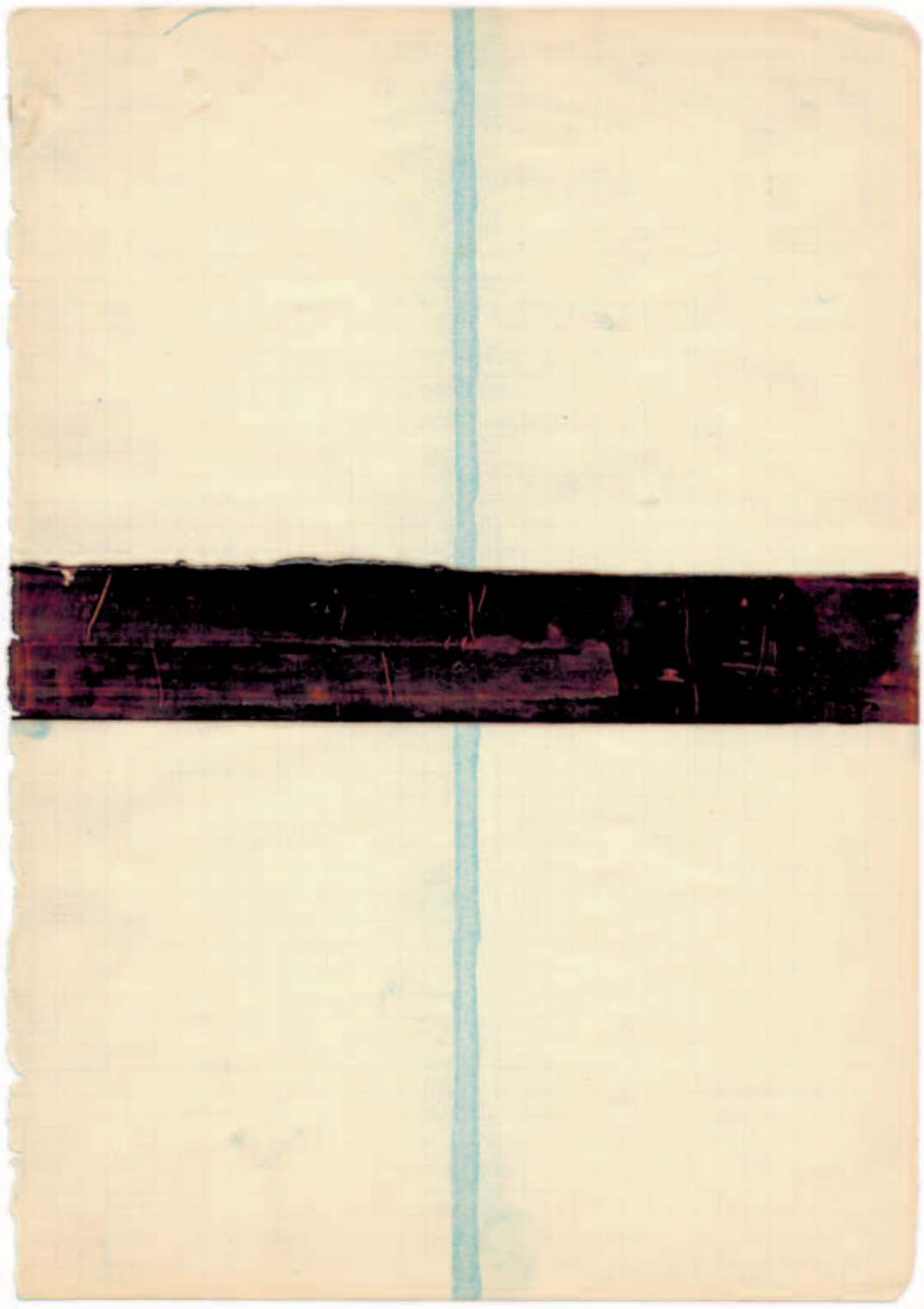
BERTRAND THEUBET

On laissait traîner un doigt comme pour laisser un dernier message. Après c'était l'inconnu. Il n'y avait qu'à se faufiler dans le nuage. C'est vrai quoi, c'était une brume épaisse, « …c'est la ouate » (comme disait la chanson à succès de l'époque) et déjà la sudation sous le poncho trempé. On vous avait promis un nuage, ça avait l'aspect d'un nuage mais une fois dedans la bruine brouillait le verre de mes lunettes. La brume avait estompé les contours de la montagne que l'on croyait distinguer encore côté nord. On annonçait une « architecture invisible » ; la perte progressive des repères voire le trouble de l'équilibre émergeant de cette vapeur envahissante anéantissait vos certitudes quant à la solidité des structures portantes. On flottait, on flottait littéralement. A l'exception de ces taches vertes furtives, tout était caché par le brouillard, s'effaçait dans le brouillard. On cherchait en vain le sel des embruns sur nos lèvres humides, nos yeux bien que voilés de larmes ne piquaient pas. Ici, l'eau était acratopège, même pas un résidu de l'odeur âcre des algues lacustres : ça sentait mouillé. On croit que le silence y demeure. Mais les architectes du *Blur Building** rectifient : « …En entrant dans la masse de brouillard, toute référence visuelle et acoustique est abolie. Seules subsistent la vision "blanche" et l'ouïe "blanche" des jets de brume. Blur est le contraire d'un spectacle. Blur revendique la basse définition : il n'y a rien à voir si ce n'est notre dépendance de la vision elle-même… A la différence de toute entrée dans un bâtiment, Blur est un médium habitable, un médium sans espace, sans forme, sans caractéristique, sans profondeur, sans échelle, sans masse, sans surface et sans dimension. Sur la plate-forme, la circulation n'est pas régulée et le public est libre de flâner dans un environnement sonore**. Depuis la plate-forme, le public peut gravir un escalier vers le "Quai des anges" au sommet. Emerger du brouillard est comme percer une couche de nuage en vol et atteindre le bleu du ciel. Submergé à mi-chemin sur le quai se trouve le "bar à eau" qui offre une

large sélection d'eaux minérales du monde. » Rassasié d'eau suspendue, on ne s'attardait pas au bar : à la sollicitation on répondit « J'en ai déjà bu ! ». C'était de l'eau. L'eau pompée du lac, filtrée et pulvérisée telle une fine bruine à travers un réseau serré de jets de brume à haute pression. La masse de brouillard ainsi produite était un mélange dynamique de forces naturelles et artificielles. Un système météorologique intelligent captait les variations des conditions climatiques de température, d'humidité, de vitesse et de direction du vent et transmettait ces données à un ordinateur central qui régulait la pression de l'eau à travers l'ensemble de 31 500 jets.

Rempli de ces données, les bras en croix, déployant notre poncho tel une aile de goéland, nous entreprenions alors la descente, lentement pour plonger encore une fois dans ce non-lieu et apprécier la beauté de l'inutile.

*En 2002, *Blur Building*, conçu par les architectes Diller & Scofido, a été achevé pour l'exposition nationale suisse Expo.02, sur le site d'Yverdon-les-Bains.
**Une création sonore de Christian Marclay.



Vincent Fournier, *La pesanteur et la grâce*, 2013-2015, aquarelle et huile sur papier, 21 x 15 cm

Vincent Fournier, *Le baptême de Jésus*, 2012, tempera sur papier, 21 x 15 cm

La perte des eaux

C'était le 13 septembre 1961. Maman venait de perdre les eaux. Elle téléphona à Josiane qui envoya son mari David la conduire à l'hôpital. Tout était prévu. Papa travaillait dans le Bas-Valais et il avait pris les dispositions nécessaires. Tante Annie s'occuperait de mes quatre frères.

VINCENT FOURNIER

La *perte* des eaux. Juste avant la naissance, la poche entourant l'embryon se rompt et une partie du liquide qui s'y trouve s'écoule, déclenchant une série de réactions chimiques et mécaniques qui aboutissent à la venue sur terre d'un nouvel être. J'aime beaucoup cette expression *la perte des eaux*. Elle est simple et mystérieuse, pragmatique, issue d'un langage ancestral, rural et universel. Cet événement *signifie* la naissance imminente. Quelles sont ces eaux mystérieuses et plurielles venant de l'intérieur ? Elles expriment l'union de la mère et de l'enfant. Ces deux êtres ne forment qu'un pour l'instant. Les eaux les représentent tous les deux dans leur unité. La perte des eaux annonce la séparation physique de l'enfant et de la maman. Mémoire de la vie cachée dans le sein maternel, elles nous parlent symboliquement de la relation privilégiée que tissent la mère et l'enfant.

Le baptême. Je ne me rappelle pas ce moment-là, ni du reste du baptême à l'hôpital trois jours après. N'est-il pas curieux que l'on parle de perte des eaux lors de la naissance naturelle et que pour le baptême, l'on ait besoin d'un peu d'eau, presque en même quantité ? Toutes deux sacrées, intimement liées, elles disent et la vie naturelle et la vie spirituelle. J'aime à voir ces deux moments ne faisant qu'un, l'eau traversant d'un bout à l'autre de la vie, comme un ruisseau dévale la montagne, régénérant tout sur son passage.

Eau symbole d'unité. Je crois à l'action de ce baptême insufflant la vie divine en mon être. Tout comme l'eau est vitale à la mère et à l'enfant pendant la grossesse, ma vie spirituelle dépend de cette eau baptismale qui me relie à Jésus. Cette eau-là signifie que la vie intérieure est *greffée* sur le Christ. Quel mystère, quelle merveille ! La vie naturelle nous (r)enseigne sur la vie intérieure. Oui ces eaux ont cela de commun qu'elles relient les êtres pour préserver une vie commune nécessaire.

Si je ne me rappelle pas ces deux moments clés de ma vie, je peux témoigner ici d'une manifestation de la vie baptismale en mon cœur, et c'est encore une histoire d'eau…

La conversion ou le second baptême. C'était en 1995, un peu plus d'une année après le décès de mon frère Philippe. J'étais parti en retraite dans un couvent chartreux près de Saint-Laurent-du-Pont en France. J'y ai vécu une conversion qui a complètement chamboulé mon existence. Durant la nuit du 12 au 13 septembre, je fis un rêve étrange. L'un me montrait à l'intérieur une immense grange. Je contemplais la toiture, et la poutre faîtière, toute pourrie, tomba sous forme de sciure dans mes yeux, entravant totalement la vision. Je n'y voyais plus rien. J'avais beau frotter, j'étais devenu aveugle… Mais alors que je tentais de regarder en haut, je vis à nouveau la poutre, cette fois-ci toute neuve et solide.

Ce rêve, profond et fort, me tira du sommeil. Je me dirigeai immédiatement vers la chapelle pour vivre l'office des laudes, louanges du début du jour. A la fin de celui-ci, on lut l'évangile du jour contenant ce verset qui me brisa le cœur : « Qu'as tu à regarder la paille qui est dans l'œil de ton frère ? Et la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? »

La claque… Ce jour-là, j'ai pleuré, pleuré toutes les larmes de mes yeux, de mon cœur, de mon corps. Second baptême. Curieusement j'étais également joyeux et paisible, car cette vie spirituelle à laquelle j'aspirais dès mon enfance devenait expérience concrète, tangible, réelle. Mon cœur avait les dimensions du monde entier. J'avais l'intime conviction de me tenir sur le point d'intersection de la verticale et de l'horizontale de la croix, rencontre de la vie naturelle et spirituelle dont mon activité artistique désire témoigner.

Entre vie de famille et engagement social, Vincent Fournier se retire chaque semaine au fond du vallon. La source de son inspiration et de sa vie spirituelle, il la tire de ses méditations dans un ermitage caché au pied du barrage de la Grande-Dixence. Son étiquette de footballeur professionnel lui a longtemps collé a la peau. Il remporte avec le FC Sion deux victoires en Coupe de Suisse en 1982 et 1986 avant d'être engagé au FC Zurich. Selon des témoins de cette époque : « …il était déjà très religieux. Apprendre qu'il était peintre et mystique ne m'a pas étonné ». En 1983, il est encore au FC Sion quand il entame des études aux Beaux-Arts à Lausanne. Ce mélange entre sport, peinture et religion est chez lui naturel.
www.art-et-foi.ch

OSCAR BAILLIF

Tremblante du saumon fou

Photographie Eden Levi Am

JEAN-LUC BABEL

A douze ans je vivais à la montagne. Elle prenait toute la place. En hiver, les nuits de pleine lune, elle rameutait licornes et bateaux fantômes à la rescousse. Sourds grognements, borborygmes cristallins, couinements de gare de triage. Ça laisse peu de temps pour la farce ; j'ai gâché mon âge bête. On peut retourner un coup de pied à une table qui mord un doigt coincé dans le tiroir, on ne frappe pas une apparition : au réveil, la montagne était une haleine en suspens, une gaze peinte à peine. Je dormais dans la bibliothèque (on avait apporté le lit de cuivre).

A quelques mètres de la maison, brutalement l'herbe manque. En contrebas est une rivière où le garçon boucher (celui qui, au téléphone, ponctue d'un « ça marche ! » les ordres qu'il reçoit) m'entraîne avec des mines de conspirateur. Il veut me montrer sa trouvaille. Il s'agenouille comme à l'église. Il plonge la main dans le courant, là où monte une buée. A la mesure du petit compas de mes bras je m'efforce de faire pareil. L'eau d'abord est glacée, puis mes doigts heurtent un jaillissement brûlant, le biceps d'un hercule de kermesse. La veille la terre a bougé, une source est née du plus profond, elle est remontée par endessous, titillée par une pique de lave rouge sang. Ça marchait !

*

« Tout ce qui tombe du ciel est béni », blasphèment les citadins pour se venger d'une fiente de pigeon reçue dans le dos. (Un passant hilare confirme la chose.) Les proverbes sont pour la campagne. La pluie, en ville, n'est pas bénie : contrairement à la neige ou à la glace elle n'est liée à aucun sport. L'esprit souffle où il veut. L'eau du ciel goutte sur l'étang, sur le dos des canards non plus. Celui qui n'aime pas la pluie se rend justice à lui-même : il vieillira devant la télévision. Le chat, travaillé par le doute, ira jeter l'œil derrière le poste. Moins curieux, l'homme continuera de suivre platoniquement le match du siècle dans l'espoir secret et vain d'une prolongation.

*

Rejoignons notre jeune et sympathique héros quelques saisons plus tard. L'automne est celle qu'il aime le mieux, définitivement. La vache des prairies a pris le mauve des colchiques. Il a changé de canton. Au bord du lac la vague mâche et remâche le rouleau des feuilles brunes tombées des marronniers. Ici l'oiseau pêcheur et l'âne mangeur d'avoine portent le même nom. L'intérêt d'habiter près d'une platitude d'eau c'est d'avoir deux soleils au lieu d'un. Pour les gens des vignes, une faveur céleste méritée, une marque d'élection. Le pays est beau irréparablement. Conjuguons-le à tous les temps : tant que les souris monopolisent les dents de lait, tant que le mille-pattes à la jambe de bois traversera la mer de la Sérénité, tant que le vignoble aura transpiré le sang de la terre par tous les pores…

*

C'est ta jouvence que tu bois, deux fois millénaires. Tu as demandé à naître. La place est chaude encore des morts qui te précèdent. Sous les toits romantiques, les vieux enfants brûlent sans trouver, couchés sur les cartes, puis un jour le pendule se met en branle sur l'échancrure des Alpes où, en faisant fondre le roc sous des hectolitres de vinaigre, Hannibal infiltra ses éléphants. Le secret est gardé comme un coin à truffes.

N'empêche. Le chemin des cochons conduit infailliblement au diamant noir. En balade dans les Apennins, en Toscane, butant sans le vouloir contre un Tibre pas plus gros que la Seymaz à Pont-Bochet, j'ai été tout de même secoué. J'ai remonté la rivière. Elle est devenue de plus en plus mince. Quand elle n'a plus été qu'un filet de voix, j'ai touché au big bang. La goutte primale dans le lichen n'avait rien d'une larme pendue à un cil, rien d'un spermatozoïde sprintant sur la vitre d'un train. Elle était ronde et tenait Rome dans un kaléidoscope comme jadis ton premier pâté d'encre, aimable lectrice, lecteur patient, refléta la plus grande part d'autobiographie jamais égalée.

*

Fait aux Eaux-Vives.

La planète salive déjà à l'évocation de ce beau toponyme défunt. Le nez du puisatier se dresse au rappel des ruisseaux bondissant des collines. Dans une minute je prendrai le vaporetto qui a la mouette pour totem. Ayant fini ma page et tari quelques plumes (« maudit bic ! » disait Perec), je frôlerai la baleine aux yeux morts, pétrifiée dans la vase amniotique des glaciers envolés, on sera aujourd'hui, printemps 2015, 373 mètres, ondes moyennes.

Dans la débattue

La plante de mes pieds glisse sur les galets, le sang fige mes jambes, je suis statue. Modelée par l'eau froide, contournée, maladroite, je chancelle, sans piédestal. Je ris, mon souffle se perd, je divague et avale de l'eau, je tousse, des larmes coulent sur mes joues et rejoignent le lac.

KARINE DEFAGO

Que dire de ces liquides qui se rencontrent, de mon sel qui rejoint le Léman, le Rhône et la mer. Je me laisse emporter, et je flotte la tête à fleur de clapotis, les bras mous, méduse d'eau douce, blanche, à la dérive. Plonger la tête, ressortir à l'air d'un coup, extraire son corps brusquement sur le rivage et regarder l'horizon : une thérapie.

L'eau rejoint le ciel et mon âme s'envole, loin des vagues et de leurs crêtes mordantes. J'inspire le soleil, les algues, les cris des oiseaux et souris à la ligne lointaine. Mes taches de rousseur se tournent vers la lumière. La face légère d'éclats, je respire ; volumes et poids se désagrègent.

Les galets repoussent mes orteils incertains dans leur progression, frôlés par des algues. Le sable se soulève lentement dans l'eau transparente qui se perdra en aval dans le gris de l'Arve. Que dire du limon ? Il cache les fonds, suce les orteils en les caressant.

Ma main, après l'eau vive de la douche, adoucit la peau et la parfume d'amande. J'aime ce geste simple d'apaisement.

Le corps protégé dans une serviette, je m'étends sous le ciel déployé en bleu et rejoins les mouettes. En pensée, je survole la ville et remonte l'Arve en me posant sur les falaises qui la surplombent.

Sur une chaise longue cannée, je m'imagine.

Le thé très chaud, russe, parfumé d'agrumes, me pénètre, assoupie dans une gangue de coton humide et de laine, une thérapie « nouvelle » par l'enveloppement, proposée par l'hôtel-palace Beau-Séjour. L'eau de la rivière a refroidi mon corps, rendu ainsi manifeste par le sentiment d'inconfort volontairement provoqué. Sa présence est petit à petit exacerbée, une sensation de réchauffement progressif l'émeut. L'âme a ses vagues. Appelée à être consciente, elle caresse un corps oublié, elle le réfléchit. Je ferme les yeux.

Le parfum du Dr Glatz persiste dans la véranda. « L'eau du coq » flotte de notes de bergamote alors que sa silhouette blanche de directeur et médecin traverse le parc ombré de grands marronniers. Ceux-ci m'inquiètent d'ailleurs la nuit.

Sur la petite table en volutes, posée à ma gauche, des prospectus vantent l'eau devenue remède. Les mots lui donnent une couleur scientifique. Adieu Jean-Baptiste ! Adieu bulles lustrales irisées par le Saint-Esprit !

Mon corps est soumis à une thérapie efficace, quantifiable et remarquable par sa précision. La température de l'eau, sa pression, sa localisation et sa durée ainsi que sa composition sont maîtrisées dans l'objectif d'exercer une action.

Les palmes fragiles et jaunies du mimosa en pot dansent dans l'air estival de cet espace abstrait du monde. Quelques notes s'échappent de la salle de concert où répète M. Saint-Saëns et se mêlent à la progression difficile d'une tortue géante, celle du client indien arrivé il y a un mois.

L'animal tend sa tête désespérément hors d'une carapace qui lutte sourdement contre le sol en mosaïques. Les franges d'un tapis d'Orient emprisonnent sa patte écaillée ; le soleil révèle les riches motifs de la laine, des tessons opaques, réponse à l'éclat d'une carapace fastueuse, multicolore, sertie de rubis, d'opales et d'émeraudes. Je libère la bête délicatement, lui souhaitant de s'abandonner dans l'eau vive, un jour, à nouveau, et je ferme les yeux pour glisser, dans les poches distendues de ma jaquette, les couleurs, la glycine et le jasmin qui se mêlent à la poussière ensommeillée.

Au loin, la blancheur figée de Neptune et d'Aphrodite en statue se détache de la fraîcheur des arbres et souligne la naissance de la falaise. La forêt invite les curistes à s'y enfoncer pour rejoindre l'Arve en contrebas.

Je les vois qui protègent leur corps du regard en le recouvrant de lin, de coton, pour l'immersion fortifiante. Les mélèzes, transplantés des Alpes, dessinent un lieu autre, austère. Les rochers transpercent, électrisent l'eau de la rivière. Horizontal, symétrique, morcelé, le bâtiment des bains est lesté par d'épaisses fondations en bossages. Les silhouettes crème seront happées par les fumigations de diverses cellules, l'eau née des glaciers surprendra les corps. Des employés, certifiés pour leur moralité, assisteront, plongeront et retiendront les femmes dont les vêtements formeront d'étranges fleurs. Et les visages sembleront des offrandes.

De nombreux maux sont traités à Beau-Séjour, ce qui suscite des espoirs de rémission, de vie nouvelle ou du moins supportable. Les prospectus les déclament et donnent naissance à une étrange poésie : neurasthénie, hystérie, hypocondrie, insomnie, épilepsie, dyspepsie, anémie, névralgie sciatique, phtisie, albuminurie, chorée, chlorose, syphilis, névrose, épuisements…

Des instruments variés canalisent et modèlent l'eau : des douches horizontales, mobiles, la projettent en pluie. Ecossaise, changeante, elle devient subitement chaude ou froide. Principe actif dans des enveloppements de draps, elle transforme les patients en Lazare sans tombeau.

En bain, elle peut-être salée et devient bienfait pour la peau. Mêlée au souffre, elle expurge syphilis, rage et mercure. L'eau baigne le siège et s'accompagne de frictions au drap mouillé. Les fumigations simples ou alourdies de térébenthine enveloppent les silhouettes incertaines.

Beau-Séjour, à la pointe du progrès plein de promesses, galvanise aussi les squelettes, la moelle cervicale en particulier, pour rappeler l'âme à d'autres dispositions. Eau, air, feu, terre : une cosmologie ancienne rencontre une modernité optimiste et marchande qui fait de l'humain un capital à entretenir de manière rationnelle et économe.

L'eau vive et glacée de l'Arve appelle certes à l'endurcissement mais aussi à la vie.

Je sens mon cœur battre, au-delà de la raison, animé, rendu confiant par l'existence même de ce lieu protégé et pittoresque. Par la fenêtre, une fausse tour médiévale, construite pour les besoins, convoque facilement un ailleurs où les amours seraient intenses, enveloppées du cri profond des cors.

Je m'apaise et j'échafaude des espaces de liberté et même des révoltes naissantes et modernes. Le sang palpite sous la transparence végétale de mes dentelles.

Sensations, passé et présent affleurent et se répondent. Je reviens.

Sur la jetée des Pâquis, j'entends l'été au loin et mes paupières closes rehaussent ses tonalités. Le parfum vert des algues caresse mon nez. Jeu, joie, rêverie galopent de-ci de-là. Les enfants s'affairent à la réalisation d'espaces grandioses, châteaux de galets construits pour une éternité. L'air pailleté de soleil pénètre les esprits ; ils abandonnent progressivement au vent les douleurs nées d'une vie qui comprime. De nature diverse, symboliques, matériels, palpables, les corsets contemporains se délacent avec lenteur, délicatesse et patience.

Bonjour tendresses, temps suspendus, doutes, imperfections, délices simples et essentielles.

Ma main caresse le bois ensoleillé qui transmet sa chaleur. Sensations, émotions et mots se déploient comme une boule de thé abandonnée dans l'eau chaude.

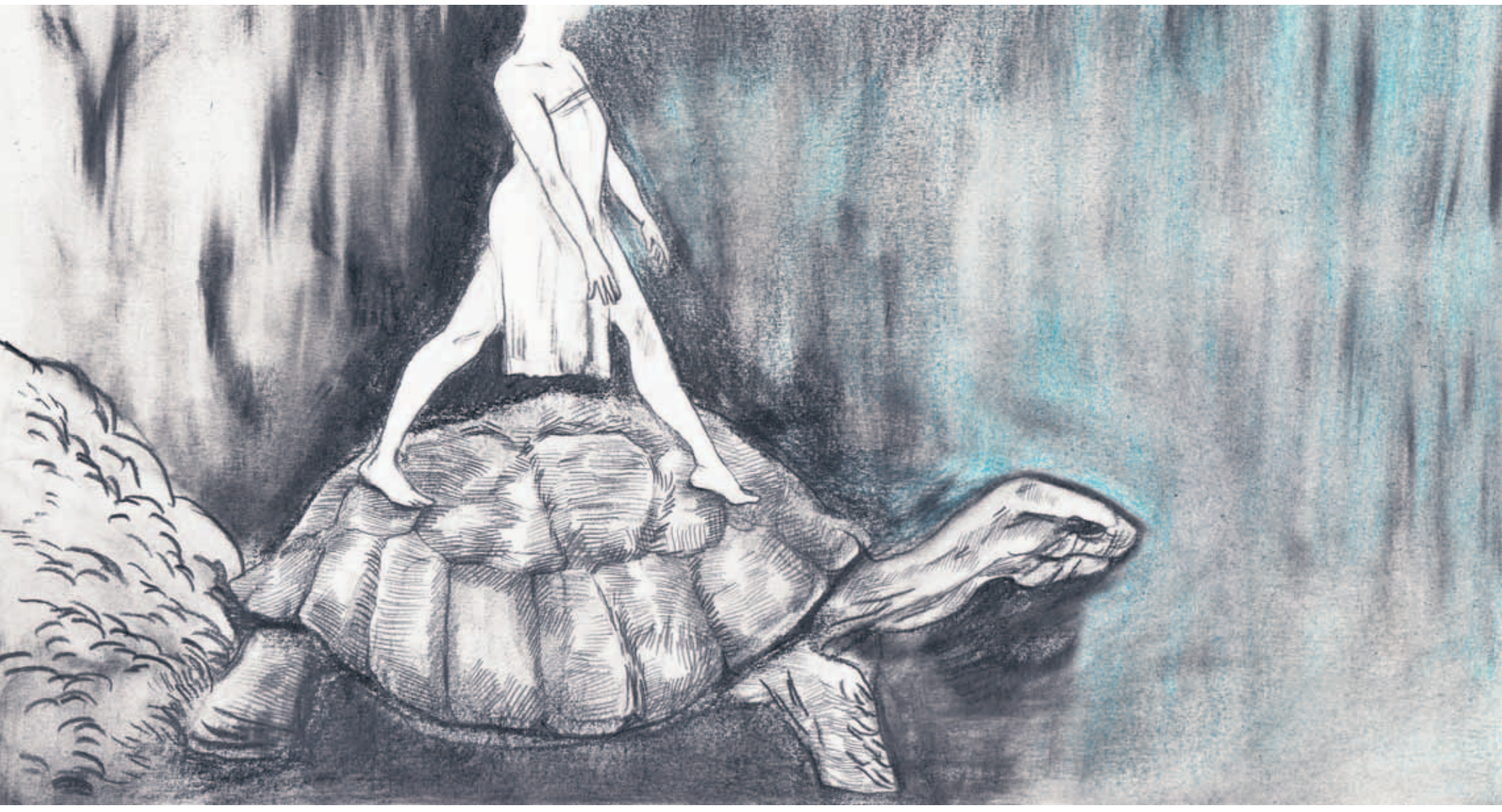
Sources

Serge Paquier (dir.), *L'eau à Genève et dans la région Rhône-Alpes, XIX^e^-XX^e^ siècles*, L'Harmattan, 2007.

David Ripoll (dir.), *Champel-les-Bains*, textes de Christine Amsler, Vincent Barras, Alain Etienne, Mariama Kaba, Pierre Monnoyeur, Sabine Nemec-Piguet et David Ripoll, photographies d'Olivier Zimmermann, Infolio, 2011.

Alain Corbin, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, Flammarion, 1990.

DESSIN BARBARA MEULI



WAOW

En vase clos :
expression courante
de l'absence de contact
avec l'extérieur.

ENNEMOND NEAUSARDE

La modernité a inventé le terme WAOW pour mettre en valeur les bienfaits insignes de l'eau stagnante. Une eau de baignoire, susceptible d'apporter la recette du bonheur « sans dépense et sans complication dans la préparation », est vantée par les revues spécialisées en Suisse pour guérir la mauvaise humeur : obtenir un sourire naturel sans intervention technique agissant sur les dents ou sur les nerfs, tel est le but recherché ayant valeurs individuelle et sociale pour la santé.

Historique

Tout a commencé, paraît-il, pour les inventeurs de ces soins dits de première main et de premier pied, avec le rejet d'une sotte expression : *il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain*. Les créateurs de cette pratique (un couple ayant eu de nombreux enfants, des descendants genevois de cabinotiers et d'apothicaires, selon leur blason familial) ont dénoncé l'évidence fallacieuse de cet énoncé. Ils ont proclamé cette directive : faites ce que vous pouvez du bébé. Faites ce que vous voulez de l'eau du bain, soyez libres, ne gaspillez pas cette eau miraculeuse, en écoutant des sornettes passant pour des maximes bien-pensantes.

Préparation

1) Prélevez, après avoir gogé sept minutes dans votre bain, un litre d'eau qui en provient. Mettez ce liquide dans un flacon en verre opaque d'une telle contenance : NE JAMAIS

WATER-CLOSET
WC en abrégé
Eau-Cabinet

Closer : clos
(étymologie française)

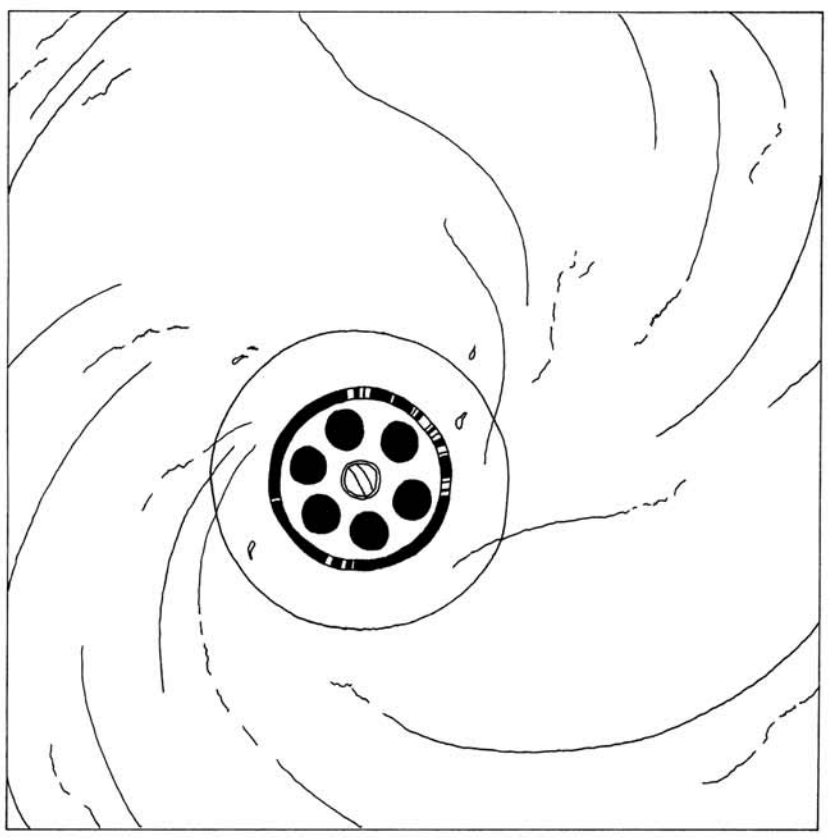
METTRE DE BOUCHON (*Water / Opened Water : WAOW*®, marque déposée).

2) Répétez sept fois l'opération en versant dans un seau sans couvercle les litres accumulés. Cette réserve qui vous rappellera l'eau de Jouvence puisée dans les fontaines médiévales est à conserver à l'abri de la lumière pendant un temps raisonnable.

3) La suite consiste à mélanger les sept litres obtenus (dans un délai de quarante jours qu'il faut impérativement respecter) à un bain qui sera pris dans une baignoire remplie de vingt-et-un litres d'eau courante, si possible froide (les douillets peuvent recourir à de l'eau tiède).

4) Vous vous baignerez alors pendant vingt-huit minutes dans ces vingt-huit litres d'eau et, toutes les minutes, muni(e) d'une paille en usage pour absorber les boissons offertes dans les commerces ou consommées dans les cafés (un instrument adapté et gratuit que vous manierez avec délicatesse car la paille doit être neuve, donc propre ; elle ne doit en aucun cas être changée), vous boirez la bonne eau de votre bain sans retenue, c'est-à-dire autant qu'il est possible à chaque prise.

Ne doutez pas des effets de ce remède simple, antique et écologique à la fois, pour redécouvrir le sourire et conserver la bonne humeur. Vous sortirez de votre bain comme Vénus naissant tout sourire des flots marins de Chypre ou comme Bacchus riant au sortir de la cuisse de Jupiter.



DESSINS ANDREA BONNET

L'eau du bain

Une affaire de reliques ? A y regarder de près, entre les saints et les stars la frontière est ténue :
tout est affaire de reliques, de foi, de pérennité, de commerce et d'intimité avec le ou la vénérée.

BERTRAND THEUBET

Il y a peu le pape François, d'un simple effleurement de la main, réactivait le sang de San Gennaro, le protecteur de la ville de Naples et la foule était comme prise de transe au frémissement du liquide dans son bulbe de verre… La foi vécue collectivement se remobilise une fois l'an autour de ce tour de passe-passe que seuls les dupes investissent du pouvoir suprême d'une bénédiction divine que remplacera l'eau bénite jusqu'au prochain miracle.

Chez les *stars* ça se passe un peu de la même manière, à en croire Robert Florey, historien du cinéma hollywoodien, qui fut le secrétaire particulier du grand acteur de l'époque du muet Rudolph Valentino. Nous sommes en 1924 et Valentino entre dans la légende avec des cachets de 6000 dollars par semaine, ce qui le classe parmi les mieux payés des acteurs de l'époque.

Il demeure à Hollywood, dans une charmante résidence située sur le versant nord de Whitley Terrasse. Bien qu'il soit marié avec la danseuse Natacha Rambova, ses admiratrices se bousculent chaque matin devant les grilles de la propriété dans l'espoir de croiser le regard du beau ténébreux, voire d'attirer son attention et d'être remarquées. L'élue pourrait alors parler d'un miracle si une carrière de soubrette s'ouvrait à elle. Mais la voiture de la star s'éloigne très vite vers les studios une fois la grille franchie. Pour autant, le petit groupe de fidèles ne quitte pas le seuil du palais. Après quelques minutes apparaît Georges (c'est ainsi que se nomment souvent les valets de chambre). Georges porte un tablier et tient dans ses mains une caisse remplie de bouteilles. Les filles s'agitent et tendent des billets de banque entre les barreaux de la grille. Georges dépose la caissette à distance, de sorte que son contenu soit hors d'atteinte, et vient se planter devant les filles qu'il semble connaître : il en désigne une qui lui tend un gros billet, prend son temps, contemple la monnaie et lentement il se penche pour choisir une des bouteilles. Il s'approche, présente l'objet de convoitise à son acheteuse et lui annonce que ce matin, comme à son habitude, Monsieur a pris son bain seul dans une eau tiède parfumée d'essences nobles – il précise que chacune saura reconnaître l'origine de ces parfums – et que très peu de résidus de mousse procure une sensation délicieuse au contact de cet elixir. Ce matin-là, Georges aura vendu 21 bouteilles de 7,5 décis au prix de 50 dollars chacune, contenant l'eau du bain du grand Valentino.

L'eau ferrugineuse, oui

Parlons donc d'eau, parlons donc d'aubes ici à vapeur de vieux bateaux lémaniques à faire du soleil vert limonader ses fines bulles à la panse crème & mauve du vaisseau, en ce journal à fleur d'eau bleue & rose un peu à petits matins, dès juillet qui s'entendent des oreilles fraîches aux Bains qui sont aux Pâquis. Au premier tympan de l'aube. Avant l'aigre sifflet de l'Assureur aux premiers bureaux du jour, avant les branchies bleues écarquillées par la jaunisse hideuse qui tournicote au fronton couinant des ambulances.

JEAN FIRMANN

Photographie Jean Firmann

Là nous allions, la face en Ouest,
au grondement des eaux nouvelles.
Et c'est naissance encore de prodiges
sur la terre des hommes.
Saint-John Perse

Nulle autre part et surtout pas vers ce fielleux ouest de Genève où se tient le MAMCO (et ses confédérations générales de la pondération du vide galvanisé qu'aux galeries desséchéees, rue des Bains, là-bas vers nulle Jonction, à jamais crispé orgueilleusement l'on engrange), ô mes amours vivants & vers grouillants qui grouilleront longtemps encore de cette bonté qu'ils tiennent debout dardée comme le cobra quand il danse d'adorer le feu noir de nuit tournoyant, sec & franc, par la terre sous la lune & les étoiles, parlons…

Oui, parlons de l'eau ferrugineuse, de la tendresse ravagée vivante que chantait tremblant du centre ému Bourvil.

Parlons oui, de l'eau glacée qui emplissait le bénitier de la chapelle des Capucins, ville de Bulle, en la nuit de Noël 1967 où je ne vis point se mouiller les doigts, la moindre grenouille, la moindre gazelle de bénitier, du pouce à l'annulaire, du majeur au petit doigt-en-un-doux-gant-qui-me-l'a-dit, au beau bénitier sculpté gourmand d'un granit marbré crème par volcan intense & noir et dont nul cette nuit-là, même du bout des doigts ne s'est béni & ni même d'une croix lancée de l'ongle du pouce à l'envers sombre & brillant de vivre à la première ride du front. L'eau bénite avait gelé.

Ah ! que je vous parle d'eau païenne, d'orage et de déluge, moi qui vis dans l'après-midi brûlant d'un faune par subites cascades sur le Moléson en tomber d'en-haut, & descendue d'un coup sur le grand entonnoir immense dit des Enfers aux tétines arrachées bleues dans le zig-zag à peine exagéré du ciel, au ventre ouest de bête couchée que fait cette montagne comme une vache vautrée contre le ciel, en grand orage de Gruyère au ciel sanglé soudain d'un bandeau noir; oui, moi qui vis par tombereaux entiers des tonnes, arrachant d'un coup toute l'eau des nuages en tous ses trous noirs & blancs qui sont par le ciel & par la terre & levant de ces vents que la terre tournante affame, déracinant d'un coup, même debout vivant, pives aux hanches & barbus jusqu'aux paupières de verdâtres lichens puissants & rêches, de grands arbres larges à folie vaste & tournoyante et s'abandonnant déjà à l'usure lisse & blanche dès demain sous les soleils battus du fleuve. Afin peut-être de leur flanquer la vertigineuse, de leur balancer l'eau vive & de leur foutre la foudroyée pure par les hystéries répétées pire grandes que l'autre moitié encore bleue (jusqu'à quand?) du ciel. Afin qu'on la réveille en ses cerceaux, afin qu'on la soutienne en ses sursauts à toutes pattes si haut griffées que dans le verre s'y raie la face même du soleil en ses flambants vitraux qui parlent qu'avec du sable on peut sauver la terre.

A fin peut-être qu'ils s'en souviennent. Assez pour le redire, à plat-ventre peut-être dans l'herbe juteuse à la paupière tremblée de leurs petits enfants, à la fausse mort hurlée du monde & qui sourient ardents comme l'eau nue en son eau-même qui s'écoule. *Fausse mort sussurée du monde !* Sachant que nul jamais ne sciera les grands poteaux framboise de la balançoire absolue sacrée de vivre (pas plus d'ailleurs que les cils fanons de la baleine lucide toute jeune si brillante aux lustres éternels de la lune).

Parlons de l'eau vraie de la colère avec du sel debout dedans par houle immense qui abonde sur la terre à la caresse intime des ravages hurlants à mains nues, sans bonnets ni casquettes qu'on la libère!

Parlons d'eau maigre aspergée tiède à se rincer les aisselles, à s'humecter un peu la peau l'un après l'autre des deux coudes. Parlons des baignoires plus longues que les Trois Fleuves, emplies pourtant d'eau vraie jusqu'à ras-bord où les vapeurs très bleues sur le marbre dessinent au feutre d'or le dessin nu, le dessin fort de l'iguane pourléché de l'hygiène & de l'effacement sans cesse savonné de soi-même.

Parlons d'eau grasse à laver à la main sa vaisselle en tout ce temps qu'il faut prendre ce faisant pour sentir combien ce monde est vaste et beau. Je caresse l'assiette d'un mouvement tournant de l'éponge jaune et verte et je dirige du bout de tous mes doigts énergétiques des térabytes de bulles de savon ! Greenpeace me conspue, j'emploie vraiment trop d'eau mais j'avance par les ruines. Je pense à l'UBS aux quatre pattes blanches de l'âme à gosier noir brillant jusqu'en culasse blindée de carabine, je pense là-bas tout près du vide entier de vivre au califat des hurluberlus à mille puantes très pattes noires. Hideusement post-modernes, hideusement nouveaux-nés et qui secouent des chiffons tout crevés par le ciel. Je pense aux mulets soyeux partout qu'on égorge à l'ombre exiguë des Toyota 4x4, à mitraillettes flanquées par banquiers suisses de gros boulons dessus. Qu'on visse ou qu'on dévisse. Je pense au pape qui sourit & qui est beige jusqu'à cette kipa sans visière sur la tête nuque nue, place Saint-Pierre qu'il porte. Sur mes mains mouillées l'eau coule. Je lave sans gants ma vaisselle qui est la vaisselle entière du monde. A grands jets je foudroie jusqu'en ses couennes jaunes l'assiette fauve du tigre. Maintenant, tout est tiède & propre, bientôt quatorze heures vingt, c'est maman qui sera contente. En pleine ville où le fleuve à la mer si proche vachement massacrée va.

Oui, parlons d'eau. Parlons de cette jeune femme amoureuse & de confiance au monde intense qui dansait à la pluie bouche ouverte et nuque fracassée vers le ciel, bras écartés, d'un horizon jusqu'aux trois autres, tournant dansante aux bras tournés dansants de son amour vers le ciel cette nuit du 19 avril 1986 où déguillait du ciel la pluie grésillante par vastes vents du nord sur nous venue, pluie lourde, du lendemain vivant autour du monde de Tchernobyl. Parlera-t-on de ces chevaux vers La Sarraz qui refusèrent en leurs panses d'engloutir l'eau tombée du ciel cette nuit-là dans l'acrylique tuyau bleu & l'entonnoir effrayé de leur citerne. Car ils avaient senti ces chevaux-là, qu'elle vibrait cette eau d'une onde étrange et que l'on n'oserait la faire sonner, même à cornes noires, même à langue écarlate tirée longue sous le chapiteau nu du moindre cirque.

Parlons de l'eau qui tenta de me noyer en confusion mentale au métal roudoudou d'un baptême rikiki comme les autres.

Parlons de l'eau des fonts baptismaux au nom du pur mensonge qui joue à te bénir la rose croix du front jusqu'au ventre & jusqu'à la lente venue vendue très chère des saints-chrèmes. Bêlement niais des abbés, murmures compénétrés si pâles des abbesses.

Exit. Par ici l'hostie, ce blanc soleil. Par ici la sortie, vous qui ne voulez souffrir.

Parlons de l'eau transparente, de l'eau lucide, hurlant de rire à grands glacés bouillons, par tout le monde à inventer, pour tout le monde en son chant sans cesse renouvelé si beau qui passe, où nagaient les truites arc en ciel, à pieds nus – oui ! – sur les feux tendres & citronnés de ton adolescence.

Coup de soleil, frontale ivresse, hautes cymbales déchirées ! Et des sourires glorieux du côté des lutins généreux de la foire.

Et la nageoire dorsale terrible des perchettes au dos des sampans sur le fleuve Jaune jusqu'au bleu profond de l'index d'un coup, lors qu'à l'opinel tu l'éventres, cette perchette qui te pique juste sous l'ongle du plus net, du plus vif de sa mâture de sampan.

Parlons en ce Journal des Bains – *qu'une nageuse haute & forte sous les eaux, s'en revenant à pied par le fond du lac de Saint-Gingolph, lira peut-être un jour* – oui parlons des eaux qui se déroulent bourrées de bulles à l'étrave du voilier aux flancs crème & mauve, que d'un seul orteil tu dirigeais nu sous le soleil l'ayant subtilisé au loueur agréé des mille pédalos.

Les chutes du Niagara ont gelé jusqu'au thorax cet hiver au bout des Amériques. Alors parlons de l'eau qu'il reste à boire pour tout le monde. Parlons du monde qu'il reste à vivre en eau claire. Du monde qu'il reste à boire à vie grouillante. A boire, à boire & sans laisser faner je vous en prie la peau des lèvres frappées d'un or si fin qu'il parle.

Parlons de l'eau sanglante et saignée goutte à goutte, à la criée des pierres précieuses. Très bleues de tous les bleus, très fauves de tous les feux & violette ou turquoise pure même d'une démangeaison puissante d'archange au point soyeux de l'omoplate où l'aile d'un coup solidement s'enclenche.

Parlons de l'eau trichée des diamants que l'on fourbique à mort d'enfants d'hommes dans les officines du crime proclamé d'Amsterdam & de Genève lubriquement imbriqués & jusqu'aux sceaux les plus mafieux des îles Vierges. Petit caïman de Guernesey brodé d'or à cheveux fins sur la bretelle de la liquette si

ridicule à voir quand un banquier jeune sous les sunlights supercrétins de facebook vient nous parler de la transparence intrinsèque, extrinsèque & raisins secs de sa joie pugnace, profiteuse & jouissante d'être en vie.

Parlons de l'eau lourde que les nazis tentèrent de cueillir à tuées sadiques d'enfants, de femmes & d'hommes, jusqu'à fond fin de Norvège.

& parlons de l'eau verte profonde sans nom des yeux vivants de mon amour aux grands thés de couteaux si fins d'or & d'argent lissés d'agathes fortes qui lustrent & qui dansent. Parlons du feu turquoise, des aigues-marines aux yeux vivants de si belle eau, fraîche levée de mon amour.

Parlons de Poséidon, parlons de Neptune, rachetés les deux depuis longtemps par les armateurs égrenant les chapelets mathématiques de leurs monstrueux tankers. *Où commerce cru le monde sur le dos violé des océans.* Parlons du bronze et du platine de l'hélice immense qui dévisse (à propulser ces monstres), le selmême de la mer. Parlons des chalutiers géants qui arrachent l'amygdale – violette & toute tuméfiée des abyssales profondeurs. Parlons de la mer égorgée. Parlons des glaciers sur la terre partout qu'on torchonne. Parlons de cette effroyable goulée des hommes à qui jamais nulle eau ne suffira. Parlons…

…Parlons, là au mugissement de la Vouivre. Sonnons la souterraine ! De goutte d'eau, à goutte d'eau, chacune ayant dévisagé sans masque le soleil depuis les dessous si noirs de la terre épaisse et spongieuse où la goutte à grotte roucoule.

Dans la caverne le diamant bleu de la première goutte nue tombe & son tintement immensément résonne dans *la boîte à gants de la marraine de Dieu*, et se suivant ainsi une à une jusqu'au grand cri triangulaire face au large enfin du fleuve profond à l'océan qui s'abandonne où tortue tu nages ton si beau crawl aux trente-six mondes.

Car je crawle sur le dos, par l'eau d'ici venue du Rhône & battue depuis bientôt belle semaine (juste avant Pâques où j'écris ces lignes) par grand temps distendu d'ouest qui lance venu d'Atlantique en notre ciel, telles follement que je les aime les écharpes lentes & grises, la bouffée blanche d'un coup des hauts choux-fleurs, les profondes et soudaines embardées par le ciel noir des enclumes & les averses brusques des épingles diamantes piquées d'eau.

Ce qui arrache bien sûr au cœur du nomade la soif à nouveau de voir le sel dans l'eau fermé qui danse plein ouest là-bas… où ça n'est plus la terre mais l'océan à la tombée du jour (jusqu'à sa crête rouge) qui gobe le soleil.

Isola di Stromboli, 1975

L'eau était précieuse en ce temps-là. Je me souviens encore de la *nonna* qui chaque jour tirait au puits du village plusieurs seaux de cette inestimable source dès les premières heures du jour. Elle avait le goût du volcan au pied duquel nous habitions en une pieuse sérénité craintive.

PHILIPPE CONSTANTIN

« Iddu », ainsi le surnommions-nous dans notre patois éolien. « Iddu », c'était dire « Lui ». Le Stromboli. Tant il nous dominait et qu'il avait fallu apprendre à vivre ensemble depuis des millénaires, écrasés par sa présence, pareille à celle d'un dieu vindicatif et imprévisible.

Tout comme le volcan, l'eau se méritait et occupait dans notre quotidien et notre mémoire une place prépondérante, sinon d'ordre divin.

Ainsi, l'eau que la *nonna* puisait chaque matin, suivait-elle un long parcours, fonction de la hiérarchie que mes grands-parents avaient érigée en une loi qu'on ne pouvait transgresser. Elle était en soi le reflet des priorités de ce monde rural et minéral, tout fait de dureté, de doutes et de peurs.

Le premier à en bénéficier était le christ, présent dans chaque pièce de la maison, forme de plâtre aux couleurs pastel, chiffon crucifié sur deux bouts de bois. La *nonna* lui faisait ses ablutions. Elle lui baignait les pieds, puis tamponnait d'un mouchoir de dentelles finement brodé, ses plaies et sa fontanelle désespérément abandonnée. Cet acte de contrition terminé, la journée pouvait commencer, certains que nous serions protégés jusqu'au soir. C'est là que ressurgiraient nos angoisses les plus profondes, quand les éruptions d'« Iddu » noieraient la nuit d'une aurore flamboyante et feraient s'entrechoquer dans nos rêves les cris de la lave en fusion ou des pierres incandescentes projetées vers les étoiles, avant de retomber brutalement dans la mer. Ces craintes se traduisaient le plus souvent par une fuite en avant. Le village entier embarquait sur les barques de pêche pour se réfugier sur le vaste tout, indécis, violent parfois, entremêlant ses vagues pour des jours sans fin.

Ce qu'il en restait allait ensuite à une maigre chèvre que nous avions appelée Catilina, sans doute pour ses frasques belliqueuses à répétition contre des blocs de basalte noir, ainsi qu'à quelques poules dépenaillées, aux plumes trop rares à force de se battre entre elles pour une nourriture spartiate. Mais c'était de cette ridicule basse-cour que nous tirions une part substantielle de nos repas, auxquels une partie de l'eau était également dévolue.

Dans l'ordre du monde, les grands-parents et leurs propres grands-parents avant eux avaient ainsi mis le sentiment religieux plus haut que tout, suivi des bêtes qu'il fallait nourrir pour se nourrir soi-même.

Les hommes venaient après, plus bas dans cette hiérarchie de la survie. Les repas étaient ternes et répétitifs. Riz, lentilles, fèves, pâtes, accompagnés d'un poisson pêché de frais par mon père et de citron, de fromage de chèvre plus dur qu'un caillou et de gâteaux aux œufs.

La maison aussi avait droit à son eau. Bien que sombre, voûtée, emplie de suie, elle était astiquée chaque jour d'une poigne dont l'énergie répondait à celle du volcan. La *nonna* répandait la pureté de l'eau transparente sur toutes les tomettes noircies par le temps et expurgeait, sans nul souci de salubrité, dans la ruelle les détritus de la veille qui nourriraient quelques chiens ou chats errants.

Nous tous venions en dernier lieu dans cette litanie des besoins, mais confinés à une idoine pyramide. Le *nonno* avait droit en premier au bain hebdomadaire, suivi de mon père, puis des enfants. Les femmes, ma mère et mes sœurs aînées prenaient le relais dans cette eau grise et profane où les mâles avaient déjà longtemps gogé. La *nonna*, pourtant grande prêtresse de ce système, s'obligeait à être la dernière à en bénéficier.

Elle avait l'âme de ces personnes simples pour lesquelles se sacrifier fait partie de l'ordre naturel de l'univers. Même si la curie s'apprêtait bientôt au Vatican à la béatifier pour un acte de gloire, elle n'en tirait aucune vanité. L'histoire datait des années cinquante, lors d'une éruption particulièrement violente d'« Iddu », dont les coulées de lave et les projections de pierres allaient alors détruire le village. Elle s'était agenouillée pour prier devant la langue de feu qui dévalait la pente, s'était prostrée devant la pluie de roches volcaniques, monolithe inspiré et suicidaire. Et, allez savoir pourquoi, la lave s'était arrêtée à ses genoux, soudainement pétrifiée et plus froide qu'une vipère, les pierres ponces en feu s'étaient faites éponges, sauvant un couple de vieillards grabataires qui avait refusé de quitter sa masure.

C'est en 1975 seulement que l'île a été dotée d'un réseau d'eau potable. J'avais à peine onze ans quand j'ai eu l'honneur, en tant que benjamin de la famille, de tourner pour la première fois le robinet devant nos trois générations réunies, et qui toutes, prêtes à invoquer la magie et le démon, regardaient cette modernité comme un miracle dont il ne fallait pas abuser.

La *nonna* ne s'y est jamais fait. Elle continua, jusqu'à sa mort en 1998, à économiser ce don de la nature, sans jamais rien changer quel que soit le jour, à sa façon de gérer et de distribuer l'eau, toujours selon le même schéma qui me rappelait la forme de notre île ; un simple volcan ténébreux aux franges duquel les hommes essayaient de survivre, tout en bas de la pyramide, humbles et travailleurs, soumis à tous les caprices, exceptés ceux de leurs croyances les plus folles.

« Une sorte de défi en ces temps de développement du numérique dans la presse : ce journal grand format édité à Genève, qui fait la part belle aux textes littéraires, au grand reportage, à la photographie, à la réflexion. » (France Culture)

En vente en kiosque

www.lacouleurdesjours.ch

N. BRIGHENTI S.A.
assainissement

Dépannage 24heures /24 - 7jours/7

VIDANGE HYDRAULIQUE · NETTOYAGE HAUTE-PRESSION · CANALISATIONS
COLLECTEURS · COLONNES DE CHUTE · POMPAGE DE FOSSES
CAMÉRA VIDÉO · MAÇONNERIE · STATIONS DE POMPAGE

Gilliard
ROBERT GILLIARD
NOUVEAU DEPUIS 1885

A DECOUVRIR AUX BAINS DES PÂQUIS : LA GAMME CHANTEPLEUR

A DECOUVRIR A SION : LE CLOS DE COCHETTA

Accroché au ciel, inaccessible et pourtant si ouvert, le Clos de Cochetta surplombe la ville de Sion. Un domaine exclusif qui peut accueillir repas et dégustation jusqu'à 60 personnes.

SHOP ONLINE : WWW.GILLIARD.CH

Robert Gilliard | Rue de Loèche 70 | Sion | 027 329 89 29 | Dégustation du lundi au vendredi

- AUX BAINS -
LA MEILLEURE FONDUE DE GENÈVE

★

FROMAGERIE MULLER

plus de 200 fromages à choix

Mélange de fondue maison
Raclette
Gruyère d'alpage
Spécialités chèvres et brebis
Divers bleus
Crème double de la Gruyère
Meringues de Fribourg
Bricelets fribourgeois

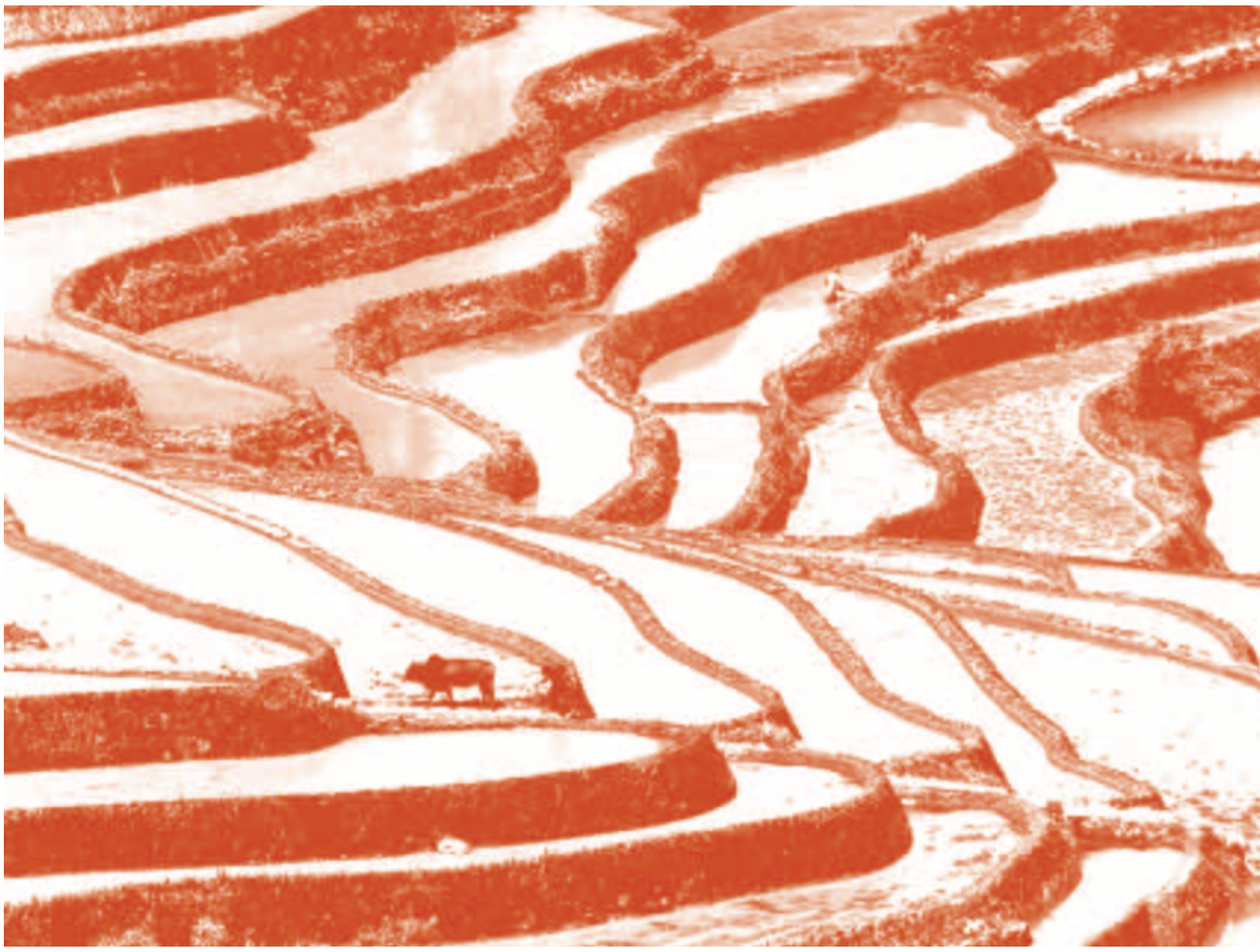
Halle de Rive
Boulevard Helvétique 29 - 1207 Genève

079 433 34 39 - 079 750 86 88
022 735 21 40
fromageriemuller@bluewin.ch

Les avatars d'Hadad, dieu de la pluie et des orages

Emergeant à l'aube d'un sommeil aussi chaotique que la marche du train dont j'avais pensé qu'il roulait sur les traverses, je contemple, noyés dans la brume qui se dissout pour les laisser apparaître, des plans d'eau de toutes tailles et formes marquées par d'étroites buttes et s'élevant en terrasses sur les flancs de massifs encore perdus dans les nuées. La culture du riz en terrasse !

JOHN GUTWIRTH



J'avais vu moult images de ces rizières qui m'avaient enchanté et pourtant rien ne m'avait préparé à ce que j'ai éprouvé ce matin-là en découvrant cet univers de surfaces géométriques et biscornues aussi lisses que des miroirs, enchâssés dans le lacis de levées qui, par contraste, ont la noirceur du plomb. Bouche bée je suis resté, oublieux des cahots, absorbé par la sérénité grandiose émanant de ce paysage remodelé par l'industrie humaine. Encore aujourd'hui je ne saurais dire pourquoi moi, Européen bon teint, j'ai éprouvé ce sentiment d'être arrivé à la maison.

L'envie d'en savoir plus m'est venue, j'ai cherché et, quand on cherche, on ne sait pas ce qu'on va trouver, ni où. C'est grâce à un ex-ministre de Sukarno, courtois et disert, avec lequel je prenais le thé tous les jours à cinq heures, que je suis tombé OULALA ! sur un truc barbare qui n'a rien à faire dans le *Journal des Bains* : une superbe boucle de rétroaction négative et sa propension à l'équilibre connue sous le nom de Hadad en Indonésie.

Hadad, c'est le mécanisme social qui sous-tend l'érection des rizières en terrasses et surtout le fonctionnement quotidien de ces sortes de machines qui visent à recueillir, utiliser et redistribuer l'eau qui n'est jamais assez abondante, même en pays de moussons. Dans cette machine qu'on peut figurer par un entonnoir à l'envers, les meilleurs lopins sont en haut. Quant à ceux du bas, l'eau ne leur parvient que si ceux d'en dessus la remettent en circulation après qu'elle a permis à leur propre riz de germer. Le sommet de la montagne, souvent vierge de terrasses, sert de collecteur.

Ce Hadad indonésien, et ce qui en fait la portée, c'est d'avoir, pour chef de la montagne, celui qui possède les lopins les moins favorables tout en bas et qui doit donc faire en sorte que tous les paysans s'entendent pour espérer recevoir l'eau indispensable à ses propres lopins. Une autorité qui lui est reconnue par ceux qui, matériellement, ont le pouvoir de l'en priver.

Et c'est cette boucle négative qui maintient la machine fonctionnelle, en dépit des vicissitudes liées aux rapports interpersonnels et celles imposées par le climat.

Mille ans pour les plus imposantes de ces montagnes sculptées ! Mille ans à ériger et maintenir ces étroites levées que le sabot d'un ruminant maladroit suffit à démolir, mille ans, mille moussons, des sécheresses, des tornades, quarante générations à poursuivre le même projet, quarante générations alors que dans le monde occidentalisé il y a une mode par saison et que plus personne ne connaît ne serait-ce que le nom des outils qui ont permis à ses grands-parents d'assurer leur subsistance.

Je n'aurais pas mesuré l'excellence de cette boucle négative et sa propension à l'équilibre si je n'avais pas croisé quelques années plus tard une historienne parlant de la Sicile, autre île, autres cultures, autres terrasses, mais même question cruciale, celle de la circulation de l'eau. Juste que là s'est mis en place un système qui constitue une boucle de rétroaction positive et sa propension à s'emballer plus connue sous le nom de mafia.

Entre ces deux boucles, la seule différence c'est qu'en Sicile le chef de l'eau, *il capo*, est celui qui possède les meilleurs lopins, ceux du haut, et que, fort de cette position dominante, en jouant des vannes, il fait littéralement la pluie et le beau temps, ouvrant cette vanne pour qui fait allégeance, fermant celle-là pour punir qui lui tient tête, refuse de donner en mariage sa fille ou ne verse pas une dîme. Ce mécanisme social, c'en est un en dépit qu'il soit imposé par une poignée et ne profite qu'à elle, constitue une boucle positive qui rend le puissant toujours plus puissant et le faible toujours plus dépendant.

Le succès appelant le succès, l'argent attirant l'argent, la médiatisation attirant les médias, l'Occident adore et révère les boucles positives, qui en s'emballant donnent naissance aux icônes de la mode, de la finance ou de n'importe quoi et sont à l'origine de ces *success stories* qui font l'orgueil national avant de faire le malheur de tout le monde plus souvent qu'à son tour.

Alors qu'aux alentours des montagnes sculptées d'Asie règne une forme de sérénité née dans l'équilibre relatif d'une communauté qui s'autorégule autour d'une machine fragile exigeant des soins quotidiens, en Sicile, la richesse et le pouvoir accumulés par la famille du *capo* se sont transposés, ruisselant comme l'eau qui est à leur origine, dans les plaines, puis sur les côtes et enfin sur le continent. Achat de terres, paysans traités en esclaves, gros bras payés pour faire régner la terreur, et plus tard trafics en tout genre, achats, immeubles, camions, bateaux, charges administratives, étatiques, on pénètre les villes, les industries, la police, le gouvernement, autres trafics, drogues, prostitution, on s'exporte sur le nouveau continent. C'est bien le cumul de la ressource et du pouvoir dans la Sicile du XIX^{e} siècle qui est à l'origine de l'emprise exercée par la mafia dont les tentacules ont pénétré tout le tissu socio-politico-financier italien.

Il est à noter que cette transposition de la richesse est un phénomène historique récurrent. C'est bien la puissance financière dégagée de l'avantage commercial résultant de la pratique massive de l'esclavage, transposée en industries, chemins de fer, extractions de ressources, innovations, qui est à l'origine de la suprématie *made in USA* à la fin du II^{e} millénaire.

Pour en finir avec Hadad, une curiosité historique : Hadad ou Adad est le dieu sumérien de la pluie et des orages. Les cosmologies circulent et persistent, sous des avatars parfois méconnaissables, quand les hommes les font vivre en d'autres temps et lieux. L'occasion de documenter cet invariant qui voit l'Humanité recycler ses concepts comme il le fait des pierres du château qui finissent en pont ou, de *Marie-Antoinette* à la *Marie-Antoinette*, du nom de la reine à celui de la servante puis de la vache dans le pré.

La Nature est prolixe en boucles négatives : la biochimie cellulaire, la physiologie, l'écologie, le climat en sont farcis alors que de nombreux dérèglements peuvent être attribués à des boucles positives, pathologies, cancers, et à tout seigneur… le dérèglement climatique.

L'Humanité aussi sécrète des boucles, souvent pour le pire, les krachs boursiers, les vendettas, la rumeur qui se nourrit d'elle-même ou le harcèlement collectif dont plus personne ne sait pourquoi il a commencé mais qui finit par tuer. Pour le meilleur, voilà une malicieuse et microscopique boucle négative, mise en place par des parents pour mettre fin aux disputes interminables que suscite le partage entre leurs deux garçons très à cheval sur la justice et s'estimant chacun toujours floué. S'agissant d'un gâteau, un des garçons coupe et fait les parts, mais c'est l'autre qui choisit en premier. Celui qui a le couteau découvre très vite qu'étant donné que son frère choisira la plus grosse part, s'il y en a une, il a tout avantage à les faire aussi égales que possible. De plus les enfants réalisent à l'usage, et sans explications, que chaque fois qu'on explique on prend le risque d'être incompris. Que le « qui commence ? », autre source de disputes dans les fratries, ne changera rien au fait que les parts seront découpées au plus près de l'égalité, alors que si le couteau est dans les mains de celui qui a le premier choix se mettront en place, quasi mécaniquement, les disputes interminables évoquées ci-dessus.

Plus il y a de lois, plus il y a d'infractions, constatait déjà Tchouang Tseu il a deux mille cinq cents ans, cent vingt générations. Une loi qu'il n'a pas les moyens de faire respecter affaiblit l'Etat qui l'a émise, mais l'Etat qui aurait les moyens de les faire respecter toutes ne pourra être que totalitaire… Charybde & Scylla…

La régulation en boucle de rétroaction négative est d'un autre ordre. Emanant du processus à réguler, *Zi Ran, de soi-même ainsi*, autre chinoiserie, elle peut s'imposer d'elle-même ; ce faisant, elle est susceptible d'être transmise sans incitation centralisée. Emanant du processus à réguler, elle ne rapporte pas de droits d'auteur et ne profitant à personne en particulier, elle peut être utile à tous. Pas une chinoiserie, mais ça pourrait.

Youppie ! Ne réinventons plus la roue, les lois au panier, vive les régulations, nous sommes au III^{e} millénaire, que diantre ! Et debout sur les épaules de géants, fussent-ils en chapeaux de paille courbés sur leurs lopins, que diable !

Badeschiff, le vaisseau piscine

La Spree est à Berlin ce que le Léman est à Genève. Tout comme le lac, la Spree est peuplée de nymphes et ce sont elles qui inspirent les rêves des Berlinois.

ANTONY HEQUET

Il s'agit bien d'un rêve : un vaisseau rempli d'eau qui flotte sur l'eau. Soyons clairs, personne ne vient ici pour faire de la natation. Le bassin est petit, peu profond et le plus souvent plein de monde. Un banc sub-aquatique qui occupe le pourtour du bassin permet de faire trempette en bavardant avec ses amis, tout en contemplant la Spree et les bâtiments qui la bordent. Le véritable objectif est de se prélasser dans l'eau tout en se préparant à d'autres entreprises ludiques.

Badeschiff est situé à la frontière d'un quartier qui était un no man's land avant la chute du Mur. Peu à peu, des entrepreneurs et des artistes avisés ont transformé le quartier et ses sites industriels en galeries, lieux de concerts et lieux de fête. Dans le site même on trouve un restaurant assez sommaire et une salle de concert avec une programmation plutôt intéressante. Plus important, un petit bar permet de noyer son spleen de Berlin en se pourvoyant d'un cocktail qu'on ira siroter dans un transat tout en déchiffrant les panoplies et tatouages de la faune locale et internationale qui hante les lieux.

Sur le *Badeschiff*, on passe plus de temps à traîner sur le pont qu'à faire trempette. Si on est d'humeur un peu fainéante, on restera sur place pour profiter de l'opportunité d'un concert sans quitter l'arène. On peut aussi trouver à l'entrée même d'*Arena* un lieu d'exposition, une halle où se tiennent des salons et un lieu de concert. Mais le plus intéressant se trouve un peu plus loin en direction de Schlesisches Tor, un des points chauds de Kreuzberg. Marcher quelques centaines de mètres en longeant la Spree et vous croiserez un petit canal ; d'un côté le très sympathique bar restaurant *Freischwimmer* et de l'autre mon lieu de perdition préféré, le *Club der Visionäre*. Ici on peut dîner en début de soirée sur la terrasse qui borde le canal, puis paresseusement traverser et aller s'affaler à la terrasse vis-à-vis et profiter des prouesses de DJ sans s'assourdir ou transpirer. Et si une belle vous concède le plaisir de sa compagnie, vous pourrez même avoir une conversation digne de ce nom.

Lorsque le petit jour vous surprendra en train de danser, un peu éméché, il sera alors temps de retourner au *Badeschiff* pour un cours de yoga matinal…

Badeschiff, Berlin
www.arena.berlin/portfolio/badeschiff

Besançon se dote de la première « piscine sèche » de France

Une offre destinée en particulier aux non-nageurs, ou les joies de la natation sans les inconvénients liés à l'eau.

Le SNB (Sport nautique bisontin) n'ayant pas souhaité renouveler le bail emphytéotique qui le liait à la ville depuis plusieurs dizaines d'années, sa piscine découverte – situé en face de la Cité des arts – est désormais la propriété de la Ville de Besançon.

Une formidable opportunité pour la collectivité ? Disons plutôt un cadeau empoisonné ! Car l'ouvrage est fatigué et sa mise aux normes serait bien trop onéreuse pour permettre le remplissage du grand bassin et une ouverture lors de la prochaine saison estivale. Pourtant, du côté de la Ville, l'abandon pur et simple de la piscine n'est pas à l'ordre du jour. « On a là un emplacement unique au bord du Doubs, à deux pas du centre-ville », rappelle Philippe Boulard, adjoint aux sports. « La piscine ne va donc pas être fermée. On va juste arrêter de remplir le bassin. »

Car l'avenir de la piscine du SNB a été inspiré d'un concept venu d'Europe du Nord, qui pourrait sembler de prime abord tout à fait loufoque : une piscine sèche. Comprenez sans eau. C'est dans la ville suédoise de Borlänge que ce concept est apparu en décembre 2011. Au départ, il s'agissait d'une plaisanterie : des habitants se filment en train de « nager » au fond de la piscine vide de la ville (dans les pays froids, les bassins extérieurs sont systématiquement vidés durant la saison froide). La vidéo fait alors le buzz sur l'équivalent suédois de *youtube* et l'idée essaime dans tout le pays.

Les autorités constatent alors l'engouement suscité par cette nouvelle activité que les adeptes baptisent rapidement *air swimming* – par analogie avec l'*air guitar* (activité consistant à mimer le jeu d'un guitariste sans aucun instrument). De nombreuses piscines suédoises sont depuis ouvertes toute l'année et certaines ont même adopté le concept durant la belle saison. La mode essaime alors dans toute l'Europe du Nord et gagne également l'Allemagne, le Canada et plus récemment les Etats-Unis.

Il faut dire que le principe de la piscine sèche offre de nombreux avantages : aucun frais liés à la mise en eau, pas de maître-nageur et des normes sanitaires très peu contraignantes. « C'est surtout une offre nouvelle qui ravira un public qui n'allait jamais à la piscine », s'enthousiasme Philippe Boulard. « Je pense notamment aux personnes qui ne savent pas nager, aux gens qui souffrent d'une phobie de l'eau ou d'une allergie aux produits chlorés. La piscine sèche est l'infrastructure qui manquait au Grand Besançon. »

Si l'adjoint aux sports de la Ville oublie par modestie de préciser que la future piscine sèche bisontine sera une première en France, il ne perd pas de vue les considérations de sécurité : « On va supprimer tous les plongeoirs. Ils deviendront inutiles et dangereux. »

L'Echo de la Boucle

www.lechodelaboucle.fr

Le Faustographe

Petit lexique de la photographie à l'usage des individus.

Fausto a une idée fixe. C'est un magicien, un enchanteur. Plus que la gloire, c'est sans doute posséder le monde et ses plaisirs qui le tente, acquérir une certaine forme d'immortalité. Il est ainsi peut-être parent de Johann Fust de Mayence, l'un des inventeurs, avec Gutenberg et Peter Schoeffer, de l'imprimerie. Si cela se révélait exact, ce ne serait certainement pas innocent. Tout, dans la vie de Fausto, nous ramène aux mécanismes de l'impression, de la photographie, de la transmission de la mémoire.

L'idée exige d'être sensible. Il s'agit, ma foi, de réinventer un paysage, de se le réapproprier, entre obscurité et lumière. A ce point que la quête de la vérité expose l'artiste à toutes les impressions qui le blessent, le griffent, mais qui aussi révèlent son âme, fut-elle destinée à Dieu ou au diable, à Gabriel ou à Méphistophélès.

L'idée n'est rien d'autre qu'une image latente, impalpable encore, préexistant à un objet encore en devenir. Fausto regarde par la lorgnette du monde. Il en joue comme d'un kaléidoscope, qu'il nomme l'objectif, puisque l'image qu'il voit est une réplique parfaite de la réalité. Pourtant il sait son regard subjectif, sa prise de vue dirigée, modifiable à l'infini, s'imaginant déjà le récit de l'histoire qu'il invente.

Lentement, l'idée se révèle à lui. C'est une question de temps, de liberté. Il faut savoir s'arrêter au moment propice pour la fixer dans son esprit. Il cadre, dépoussière le superflu, s'interroge une seconde pour marquer son éternel doute et laisser la porte ouverte au hasard. Dans quelques minutes, il s'immergera, se glissera sous l'eau pour se purifier et figer le monde à cet instant par lui choisi, démiurge du temps qui passe.

Il s'assoit, la tête entre les mains. Il aime ses idées. Il regarde l'image et la chiffonne d'un mouvement d'humeur. La photographie, aussi belle soit-elle, ne correspond pas encore à son idée première. Il n'a rien à vendre finalement et ne laissera certainement pas le diable photographier son âme, pas aujourd'hui en tous les cas.

Philippe Constantin

Photographie Françoise Bridel

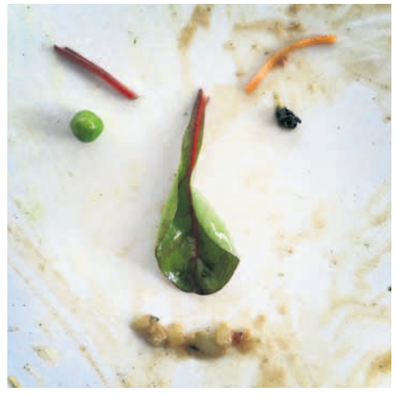
La richesse luit dans la nuit. La tristesse aussi

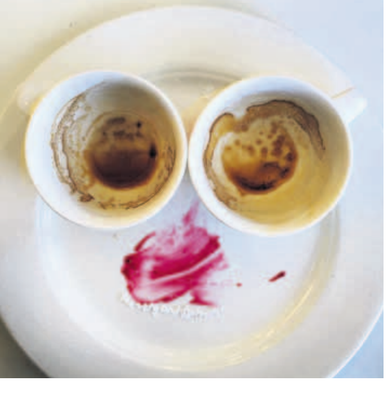
Il s'appelle Fausto et n'a pas de lien de parenté avec Monsieur Johann Wolfgang von Goethe. Pourtant ceux qui le croisent s'interrogent sur ce qui le fait exister dans son laboratoire. Comment respire-t-il dans l'obscurité accueillante ?

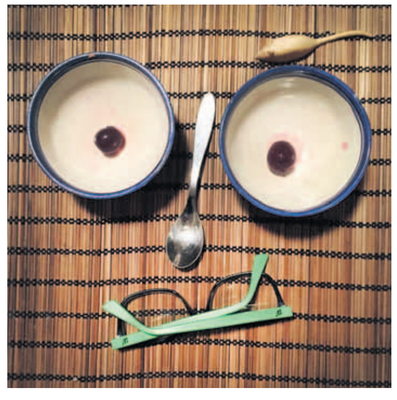
C'est un homme qui travaille avec la lumière, il conçoit avec la lumière, il est aux aguets dans l'ombre de son cabinet, en des lieux où il œuvre à l'aveugle. Que la lumière soit ! *Fiat lux* est un mystère, le miracle de sa création. La lumière est dangereuse. La lumière est précieuse. Il parle de ses sept bains, comme d'autres parlent de voiles ou de ciels. Il emprunte un vocabulaire biblique lorsqu'il évoque la révélation. Il s'intéresse à l'imprégnation par la lumière ; les tables de la loi, le buisson ardent, Moïse et l'écriture due à une rencontre, il y a des liens souterrains. L'image latente en est l'illustration. Quelque chose existe sans existence sinon par un développement qui lui conférera une forme de reconnaissance. Mais l'inexplicable demeure dans ce processus chimique. Le chat de Fausto lèche la gélatine et endommage une fixation. Cette phrase (qui semble avoir une tournure psychanalytique) renvoie à l'autre Faust et à son caniche par lequel apparaît Méphisto. Tout est fragile dans la mise à jour de l'image. Tout est voué à l'éclosion et à la disparition. Peut-être que la déploration de Fausto, qui reçoit le visiteur dans son atelier, nous parle non seulement de la fin de l'argentique, de la mort des machines dont les actions concourent à ce moment unique de la genèse d'une photographie, mais, plus encore, cette tristesse nous émeut parce que la photographie porte en elle, par cette manière d'accouchement dans la nuit, ce qui fuit définitivement en apparaissant si fugitivement sur terre.

Serge Arnauld

Photographie (1832)	**photo/graphie, origine grecque « écrire/peindre/dessiner avec la lumière»**
Sensible	**sensibilité du film (ASA) très sensible – peu sensible plaque sensible couche sensible**
Impressionner	**sensibiliser une couche sensible avec une exposition à la lumière**
Exposition	**laisser pénétrer la lumière dans la couche sensible**
Objectif	**lentille à travers laquelle on fait passer la lumière pour atteindre la couche sensible**
Diaphragme	**trou modulable pour contrôler la quantité de lumière**
Temps	**temps d'exposition – temps de pose temps de révélation temps de fixage temps de lavage**
Image latente	**l'image avant la révélation (mystère non encore éclairci)**
Révélateur	**pour révéler l'image latente**
Arrêt	**pour arrêter la révélation**
Fixage	**pour fixer l'image révélée**
Lavage	**pour purifier l'image fixe sur un papier**







Votre repas fini, amusez-vous à vous retrouver au fond de votre assiette ou sur la table. Faites le portrait de *ceci* et envoyez-le sur Instagram avec #cecicestpasmoi

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

Feux qui dansent & feux qui parlent

TEXTE ET PHOTOGRAPHIES
JEAN FIRMANN

L'Association d'usagers des Bains des Pâquis adore enchanter la ville. Elle s'y acharne posément, passionnément et de mille manières, en toutes saisons, depuis longtemps. Pour tourner la page de 2014, ils ont fait fort, ils ont fait clair, ils ont fait humain en ouvrant leurs fabuleuses & libres esplanades aux poétiques artificiers du groupe Carabosse venus d'une vieille laiterie du Poitou-Charente, tout près de l'Atlantique. Des dompteurs de tôle, des caresseurs de rouille rèche à pleines paumes, des artisans du feu multiplié le plus simple, qui depuis bien douze ans ont émerveillé de leurs créations enflammées des centaines de villes de par le monde.

Quand les pompiers de Genève ont appris ce que ces laitiers de Vulcain voulaient faire aux Bains, ils ont tiré avec les dents le frein à main de tous leurs camions tonne-pompe. Vous n'y pensez pas ! Installer 1800 pots de feu et des dizaines de fûts & fontaines de braise de l'entrée des Bains jusqu'au sommet du phare ! Niet donc. On négocie. Un oui crispé survient mais il faudra que les spectateurs regardent sagement ces feux depuis le quai Wilson. Pas question bien sûr ! Ces feux sont conçus non pour embraser, juste pour embrasser, pour émerveiller de près les gens. On négocie encore, âprement, et le dossier des maîtres du feu de Niort est solide. Même immense, ils ne font que dans le feu pur et doux. Enfin, l'acquiescement tombe. Ouf !

On vit dès lors les gens enjoués de Carabosse, dans des cirés noircis de ramoneurs de haute mer, longuement installer leur dispositif. Longues guirlandes de chaînettes, hauts poteaux porteurs, aériens candélabres, grandes sphères, cercles vastes et purs, légers radeaux tous prêts à recevoir des centaines de pots de terre de tous diamètres, des centaines de pots de fleurs vides, bientôt remplis de paraffine où des lambeaux de coton feront larges et généreuses mèches. Le soir du 31, des dizaines d'allumeurs de vrais Berbères, en une patience de sacristains tenaces, allumèrent un à un tous ces pots. Magistral ! D'autant qu'une puissante bise descendue toute nue de la mer Blanche d'Arkhangelsk vint fourrager ces feux de son souffle cinglé de grand vent du nord. Faisant palpiter comme chamade au cœur les pots de feu, arrachant à la tôle rouillée des fûts & fontaines de braise des dessins d'escarbilles, des poudreries d'étincelles, des gerbes incandescentes qui nous montrèrent dansants, tous les animaux & jusqu'aux plus fabuleuses bêtes du bestiaire illuminé du monde. Carabosse embrassa sur le front la Princesse au Bois Mordant et le Prince Marchant offrit au peuple une tournée pétante de Crémant.

Les magistrats parlent des Bains

Les plaisirs des bords du lac

« Les Bains des Pâquis ?
J'y ai passé la moitié de mes étés,
depuis l'âge de quinze ans ! »

LUC BARTHASSAT*

En évoquant les Bains, ce sont les différentes étapes de ma jeunesse qui défilent dans ma mémoire, car j'avais l'habitude d'y retrouver mes copains successifs : tout d'abord les copains du Cycle. On prenait le bus de Croix-de-Rozon jusqu'à Carouge, puis les patins à roulettes : eh oui, j'étais déjà adepte de la multimodalité des déplacements ! A l'époque, nous n'avions pas encore de téléphone portable, alors, les Bains étaient notre lieu de rendez-vous, en fin de journée et les week-ends. J'y allais avec mon petit frère Stéphane. Venant de Bardonnex, on avait l'impression de « descendre à la grande ville »... Mais en fait, c'était un village ! On y connaissait tout le monde. Il y avait des artistes, de petits spectacles. Je me souviens particulièrement d'une chanteuse brésilienne, et du tam-tam...

Ensuite, pendant mon apprentissage, c'étaient les copains du CEPIA et les noctambules qui s'y retrouvaient au petit matin... Et enfin, ceux du foot et du hockey. Le dimanche matin, après un bon jogging, j'adorais manger une excellente assiettée de saumon fumé, et l'après-midi on jouait au foot... Que des bons souvenirs !

Les Bains, c'était populaire et bon marché. Il y avait un parfait mélange : jeunes et vieux, toutes classes et toutes nationalités. Et même des « sans-papiers » : les représentants de l'ordre y faisaient parfois un tour, et les « sans-papiers » sautaient à l'eau pour éviter le contrôle...

Actuellement, le lac est un espace très sollicité. C'est pourquoi j'ai demandé à mes services d'établir une stratégie globale, en collaboration avec la Ville de Genève et les autres communes riveraines. Il est en effet nécessaire de concilier les besoins de tous les usagers du lac : baigneurs, navigateurs, sportifs, riverains ; il faut satisfaire les uns, qui souhaitent s'amuser, sans occasionner de gêne pour les autres, qui veulent de la tranquillité.

L'important est d'offrir à la population des aménagements, des loisirs lacustres de qualité, et j'ai des projets dans ce sens. Je soutiens l'installation d'équipements nautiques et sportifs, comme par exemple un câble pour faire du *wakeboard* au centre nautique de Genève-Plage. Aux Bains, ces dernières années, nous avons déjà réalisé des aménagements de détente, notamment en installant un radeau démontable en caillebotis sur l'un des bassins. Mon département a aussi fourni des sangliers, pour faire de grandes grillades qui ont eu beaucoup de succès !

Mais le lac, ce n'est pas seulement un espace récréatif, c'est aussi un précieux biotope naturel. Je souhaite donc sensibiliser la population à la vie lacustre. Par exemple, chaque hiver nous organisons un rallye pour les écoles le long du quai Wilson jusqu'aux Bains des Pâquis, à l'occasion de la Journée internationale des zones humides. C'est une manière de faire découvrir aux enfants les oiseaux aquatiques, la flore lacustre... Eh oui, au fond du lac, il n'y a pas que des algues qui poussent, mais aussi des plantes à fleurs, des sortes de marguerites subaquatiques. Et les enfants ne sont pas les seuls à l'ignorer ! D'ailleurs, les pêcheurs en profitent aussi, car ces herbes souterraines sont de véritables nurseries pour alevins...

Parfois, les baigneurs peuvent voir passer une sorte de grande nacelle grillagée orange : c'est une « faucardeuse », c'est-à-dire une faucheuse des prés aquatiques, qui évite aux bateaux d'avoir leurs hélices bloquées par les herbes sous-lacustres. Cette machine navigue en suivant un plan qui lui permet d'éviter les espèces rares.

Tout cela, on peut le voir tout en se chauffant au soleil des Bains. Les Bains, bien qu'un peu surpeuplés, ont conservé leur caractère de simplicité, et ont su rester gais et accueillants, pleins d'animation ; ils favorisent le brassage des cultures et des populations. Pour tout cela, je félicite chaleureusement l'association qui gère les Bains depuis la fin des années 1980 !

*Conseiller d'Etat chargé du Département de l'environnement, des transports et de l'agriculture.

Photographie Fausto Pluchinotta

Photographie Olivier Vogelsang

Juste la chair et les eaux

JÉRÔME ESTÈBE

Drôle d'expérience que de mettre le réveil à deux heures et demi du mat'. A vrai dire, c'est plutôt le genre d'heure à laquelle on va se coucher, enfin les soirs de liesse. Un sur deux. L'autre jour, un aimable pêcheur nous ayant invité à une balade sur le Grand Lac Léman, on s'est donc extirpé du plumard au milieu de la nuit, un poil pâteux va sans dire, pour aller se geler les cahouètes sur un bateau au milieu des eaux noires et profanes.

Ben, on ne l'a pas regretté.

Car c'est beau un lac, la nuit. Et plus encore juste avant l'aube. Le paysage, même qu'il te suffoque. L'horizon s'embrase. La montagne rosit. Et croassent gentiment les hérons farceurs dans le grand silence lacustre.

Plus apaisant, tu collapses.

A bord du bateau, il y avait aussi le pote Vogelsang, qui signe la chouette photo ci-dessus. Et le pêcheur, évidemment, fort occupé à lever des filets pendant trois grosses plombes. Et dans les filets se trémoussaient plein d'ombles-chevalier. Soit ce poisson d'eau sacrée et bien fraîche, locataire des abîmes, membre distingué de la famille des salmonidés et considéré par les amateurs comme la créature dotée de nageoire la plus exquise de la création.

Après vérification, c'est une réalité vraie, indubitable autant qu'éclaboussante.

On est revenu à la maison avec un bel omble de 600 grammes, à l'œil brillant et à la robe argentée que tu l'aurais juré tricotée par Courrèges en 1967. En cuisine, on a suivi à la lettre les recommandations du pêcheur. En cuisant la chose entière, douze minutes pile, à four chaud. Pas d'épices. Pas d'herbettes. Pas de machins. Nada. Juste un filet d'huile d'olive et un rien de fleur de sel. Mamamia ! Quelle finesse ! Quelle texture délicate ! Quelle saveur subtile ! Quelle extase lémanique ! Depuis, on marche à l'omble.

Pour finir, citons opportunément le poète, celui qui a dit :

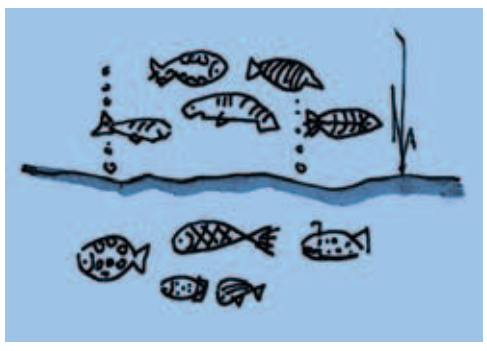
Pas d'apprêt bidon
de sauce grotesque
le poisson est si bon
tout nu ou presque.

Top Slurp

http://jeromeestebe.blog.tdg.ch

Poisson frais

ERIC BAUER



Le port le jet d'eau,
quitter la ville, un peu
de nuit un peu de jour,
le vent frais de la
surface, des brouillards
matinaux comme
dit la météo
les cormorans
les colverts
sur le triangle d'eau
parler, se taire
c'est encore mieux,
rêver de Fracasse
ou Crochet et
pourquoi pas
des deux, le bruit
du moteur le patron
pour râler s'arrêter,
ici ça va cartonner
hier, c'était bien,
mais hier c'est
toujours mieux
pour attendre,
impatient,
le premier
poisson.

JONAS TIRABOSCO

L'illustration de Jonas Tirabosco, élève graphiste de 3e année spécialisation illustration/narration au CFP Arts appliqués, évoque un réel sentiment de paix intérieure, de bien-être et de plénitude. A l'issue d'une journée de travail forte en émotions, le personnage vient se ressourcer aux Bains des Pâquis. Dans une chaleureuse lumière de fin d'après-midi, il se met à nu et se libère du stress, de la confusion et des soucis quotidiens. L'instant est délicieux, la sensation est merveilleuse, plus rien ne compte. Il se lance du plongeoir et est porté par son bonheur.

Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts appliqués

Photographie Philippe Constantin

Le bleu du ciel

Le bleu du ciel est comme ses yeux. Une couleur eau changeant selon le temps et les humeurs. Selon les heures du jour aussi. Ceux qui l'ont croisé au petit matin sur la jetée n'ont pourtant vu de lui qu'une silhouette en habit de travail, un sac poubelle à la main, la clope au bec, fredonnant parfois en passant le jet entre les claies ou sur le béton, imperturbable.

FRANÇOISE NYDEGGER

Cette vision, c'est du passé. Philippe Schwizgebel vient de prendre sa retraite de nettoyeur d'installations balnéaires. Il n'est plus le larbin des Bains, tel qu'il s'est décrit dans une chanson composée il y a des lustres et qui va bientôt sortir sur un disque très attendu. *Le bleu du ciel*, donc. Mais larbin des Bains, c'est un peu court, tout de même, comme biographie. Qu'ajouter d'autre ? « Je fais 1,64 m et 58 kilos », précise alors ce timide qui manie ironie et autodérision plus souvent qu'à son tour.

L'homme, certes, n'a rien d'une armoire à glace. Dans une autre vie, il a même été Docteur Souris. Comme la petite bête, précise-t-il. C'est le nom d'un de ses groupes de rock. Car Philippe est avant tout musicien. « Mais quand on est musicien, on dépense plus qu'on gagne ! » relève-t-il, un brin fataliste. « J'étais batteur dans des orchestres qui ne duraient jamais plus que deux ans. Le temps de faire la tournée des centres de loisirs… »

Le batteur dit avoir appris à jouer sur le tas, à force de fatiguer son instrument. Il reconnaît toutefois un passage dans une école de batterie et plusieurs mois au Conservatoire, en classe de percussions, pour perfectionner la caisse claire. Philippe y découvre aussi les gammes et tout ce dont il a besoin pour jouer du xylophone ou de la guitare et composer des mélodies. En une trentaine d'années, il a sorti 35 chansons de son cru, dont la moitié s'est perdue en route. Auparavant, il les savait par cœur, donnait les grilles d'accords aux autres musiciens du groupe, et puis ça suivait. Maintenant, il ne sait plus où mettre les doigts, et il a oublié les paroles. « Les toutes premières chansons, je les ai paumées. Il y avait peu au départ et j'ai beaucoup perdu… »

Faire de la musique, boire des coups et vivre, tout simplement : ce programme l'a occupé pendant de nombreuses années. A l'époque, les petit boulots alimentaires se ramassaient à la pelle. Le musicien a ainsi bossé dans de petites et moyennes entreprises, essentiellement dans le secteur du nettoyage, le métier ne demandant pas de qualifications particulières. On ne peut pas dire qu'il ait alors donné le meilleur de lui-même dans ces emplois temporaires. « Je gattais souvent… » Le Pâquisard commence néanmoins à travailler aux Bains en 1991, à un moment où le chômage ne lui donne presque rien.

Philippe fait d'abord ses gammes à la plonge, côté buvette. Puis de la buvette, il passe à la plage. On lui propose un poste de nettoyeur à l'année à 60 %. « Ça m'arrangeait. » Alors il signe et décide de devenir un ouvrier sérieux. Le cadre de travail lui plaît, tout comme le fonctionnement.

« Mais ce que j'aime le plus ici, c'est le grand air ! Travailler dehors me fait beaucoup de bien, vu que j'ai eu une grave intoxication au monoxyde de carbone il y a plus de vingt ans, à cause d'un fourneau à bois défectueux. J'apprécie ce boulot qui me fait me lever de nuit pour commencer les nettoyages à 4 h du matin. »

Trop tôt ? Même pas. « J'aime bien, pour une fois dans ma vie, être le premier quelque part ! T'es là tranquille, près de l'eau, tu fumes une clope debout, un café à la main. Il n'y a personne pour te déranger. » Après, il faut retrousser les manches. Nettoyer à grandes eaux les installations intérieures, balayer, sortir les poubelles. Et puis gicler l'extérieur. « Plus tu bosses tôt et moins il y a de gens à déplacer. C'est plus facile pour passer le jet, les usagers des Bains n'aiment pas trop bouger. » Car s'il y a bien un truc qu'il n'apprécie pas spécialement, c'est d'œuvrer quand il y a du monde et nettoyer le sauna, les claies étant décidément trop lourdes à manier. Et puis aussi de voir tout ce que les usagers laissent traîner derrière eux. « On s'y habitue, mais on ne s'y fait jamais. »

Depuis qu'il revient aux Bains en simple voisin, pour s'obliger à marcher un peu, son regard sur les lieux change. Il prend l'air du large et salue quelques connaissances au passage. Mais son esprit est occupé par la sortie prochaine de son premier disque. Un CD enregistré tout en numérique en été 2014 avec John Woolloff. Le guitariste bassiste, qui est aussi ingénieur du son, a assuré le mixage du CD, la pochette étant réalisée par son frère, Georges Schwizgebel, réalisateur de films d'animation.

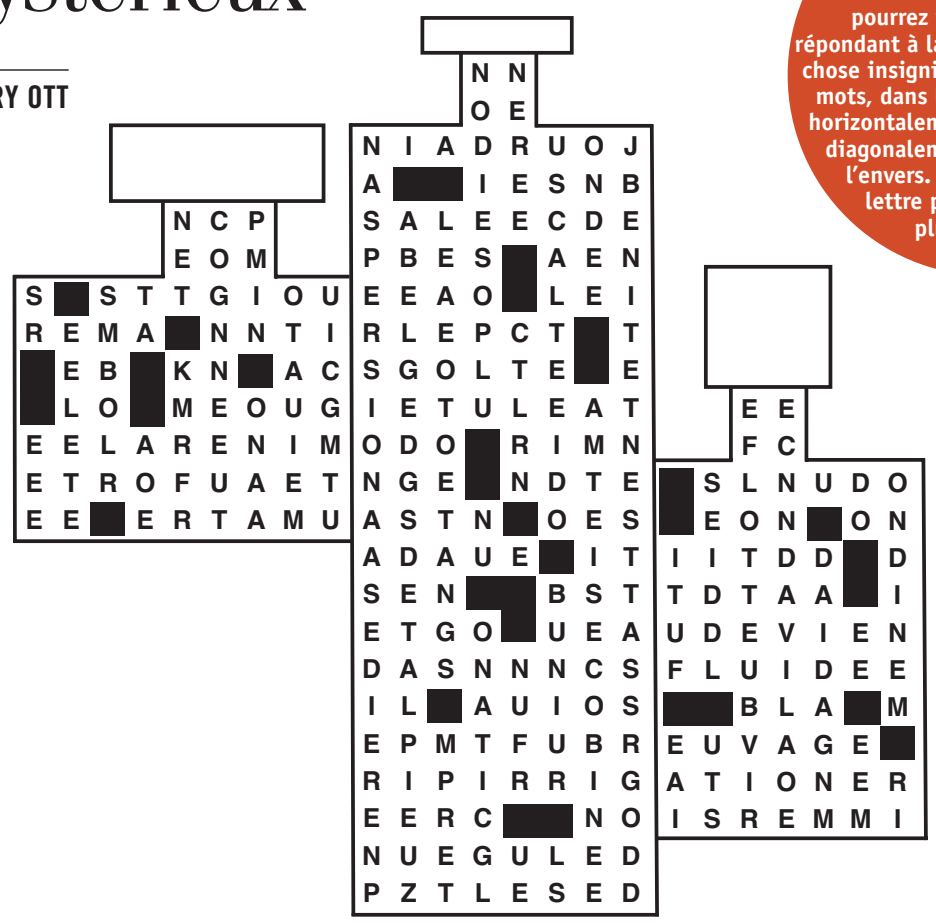
Le bleu du ciel compte douze chansons d'humeur, d'humour et d'amour. Dont ce titre, justement, qui raconte la vie du larbin des Bains. « Je ne parle pas forcément d'ici. Je ne cite rien, même s'il y a le bateau poubelle. Ce sont des bains comme il y en a cent mille dans le monde. »

Manque de bol, le studio d'enregistrement a pris feu. Si la maquette du CD a heureusement été sauvée, l'incendie a retardé la sortie de la galette, toujours en attente d'être pressée. Philippe n'est plus à quelques mois près. Il a déjà tant tardé avant de se lancer dans l'aventure. Mais il ne se fait pas trop d'illusions. « Pour que mon disque marche, il faut qu'il fonctionne à Paris et qu'une maison de disque s'y intéresse. Autrement, c'est foutu. »

A voir. Mais au fait, pourquoi se donner tant de peine pour sortir ce disque, lui qui n'aime pas trop se mettre en avant ? « Sans doute pour laisser quelque chose avant de partir… »

Les flacons mystérieux

THIERRY OTT



Lorsque vous aurez découvert tous les mots de cette grille, il vous restera 26 lettres avec lesquelles vous pourrez former une phrase répondant à la définition : « C'est une chose insignifiante ». La lecture des mots, dans la grille, peut se faire horizontalement, verticalement ou diagonalement, à l'endroit ou à l'envers. Attention ! Chaque lettre peut être utilisée plusieurs fois.

Ablution
Amer
Aspersion
Baptême
Bénédiction
Bénite
Breuvage
Déluge
De Seltz
Distillée
Douce
Eau-de-vie
Eau-forte
Etangs
Flotte
Fluide
Gange
Goutte
Immersion
Inondation
Irrigation
Jourdain
Lacs
Lourde
Mare
Minérale
Moïse
Neptune
Nérée
Néréides
Noé
Océan
Ondée
Ondine
Plate
Poséidon
Potable
Purification
Tsunami
Saké
Salée
Saumâtre
Soda
Source

Solution en page 35

aubes musicales

tous les jours
du 13 juillet au 23 août

de 06 h 00 à 07 h 00

LUNDI 13 ET MARDI 14 JUILLET
Les Ploufs (Alberte, Clerc, Guyon, Privat, Riesen, Sommer, Vincenti collectif),
« Un peu, beaucoup… »
Concert spectacle, création mondiale

MERCREDI 15 JUILLET
Vuelta. Chansons latino-lémaniques

JEUDI 16 JUILLET
Bijayashree Samal et Pt. Udai Mazumdar.
Morning Ragas, Hindustani Classical Vocal

VENDREDI 17 JUILLET
Duo Pierre Hattat, Sébastien Mazoyer.
Du classique au Tango

SAMEDI 18 JUILLET
Aqua potabile « music project » & Jesus Gonzalez.
Son cubano, musique traditionnelle cubaine

DIMANCHE 19 JUILLET
George Barcos Guitar Quartet. Jazz and Latin Songs

LUNDI 20 JUILLET
Stéphane Blok. Chanson française

MARDI 21 JUILLET
Jibcae. Songwriter/jazz/alt

MERCREDI 22 JUILLET
Festival piano. Nicolas Perruchoud et Loïc Le Foll.
Animal Noir. Créé par Benjamin Boutboul, collectif Metteurs en pièces.
Piano Animal, Noir Electro

JEUDI 23 JUILLET
Festival piano. WintschWeberWolfarth !
Improvisation jazz

VENDREDI 24 JUILLET
Festival piano. Gabriel Sivak & Contramarca
Créations d'aujourd'hui

SAMEDI 25 JUILLET
Festival piano. Guy Rombaux : Leprest à l'improviste. Chanson française

DIMANCHE 26 JUILLET
Festival piano. Viva Sanchez Morand
Jean-Sébastien Bach, Variations Goldberg

LUNDI 27 JUILLET
Festival piano. Daniel Fuchs. Piano classique

MARDI 28 JUILLET
Festival piano. Paralog. Jazz contemporain

MERCREDI 29 JUILLET
Carte blanche Cave 12. Chorale Noise

JEUDI 30 JUILLET
Carte blanche Cave 12. What's Wrong With Us. Rock

VENDREDI 31 JUILLET
Les ânes rient de Marie. Jazz

SAMEDI 1er AOÛT
Pascal Schaer et Patrick Bielser. Performance pour 10 cors des Alpes et percussions

DIMANCHE 2 AOÛT
Zepless. Folk/jazz intimiste

LUNDI 3 AOÛT
Carte blanche AMR. Florence Melnotte, solo pour trois instruments

MARDI 4 AOÛT
Carte blanche AMR. Maria libera, Alba libera !

MERCREDI 5 AOÛT
Truc à trois. Chanson française

JEUDI 6 AOÛT
Pauline Ganty Quartet. Jazz contemporain

VENDREDI 7 AOÛT
Macire Sylla et Soleil d'Afrique.
Musique traditionnelle de Guinée

SAMEDI 8 AOÛT
Süsser Blumen Trio. « Chants d'amour »

DIMANCHE 9 AOÛT
Duo Draak. Spectacle gordien

LUNDI 10 AOÛT
Galissa-Liebeskind Talking Strings
Ibrahima Galissa, kora. Marc Liebeskind, guitare.
François Galix, basse. Stéphane Foucher, batterie

MARDI 11 AOÛT
Trio Tournier-Lecoq-Edouard. Musique de l'Inde du nord/musiques improvisées d'aujourd'hui

MERCREDI 12 AOÛT
Compañía Alba Lucera. Contemporain/flamenco

JEUDI 13 AOÛT
Carte blanche Ethno. Keren Esther.
Chansons judéo-espagnoles

VENDREDI 14 AOÛT
Carte blanche Espace musical

SAMEDI 15 AOÛT
Carte blanche Ethno. Vocal Iroko.
Musique afro-cubaine

DIMANCHE 16 AOÛT
Swing spirit. Jazz swing avec un animateur pour faire danser le public

LUNDI 17 AOÛT
Carte blanche CPM. Massimo Pinca,
« A Basso solo ». Classique et improvisation

MARDI 18 AOÛT
Carte blanche CPM. Trio Pigaglio.
Musique française du XXe siècle

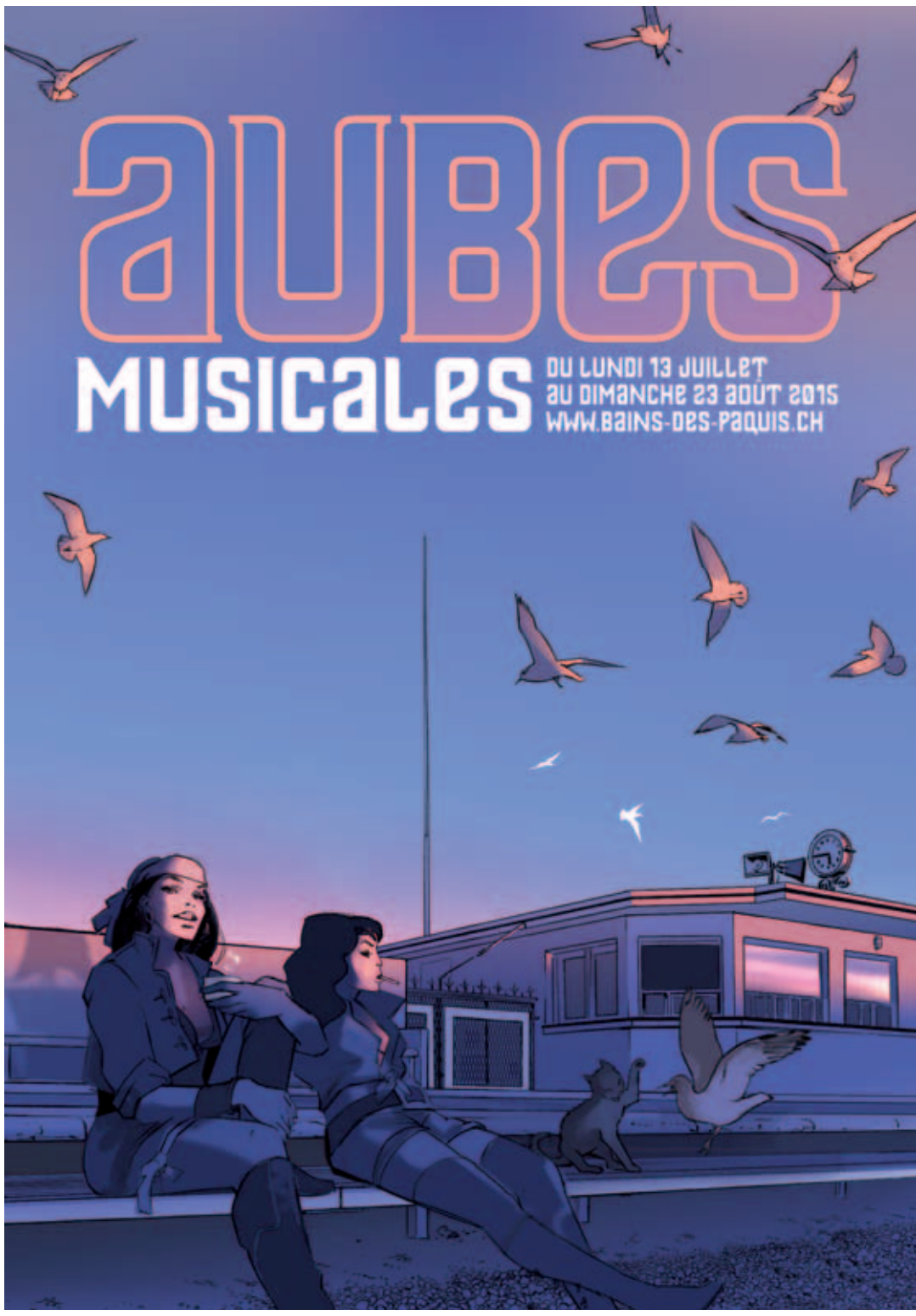
MERCREDI 19 AOÛT
Moya Trombones. Showspectacle musical et théâtral

JEUDI 20 AOÛT
Danse de salon

VENDREDI 21 AOÛT
Ensemble OffenStrauss. Classique

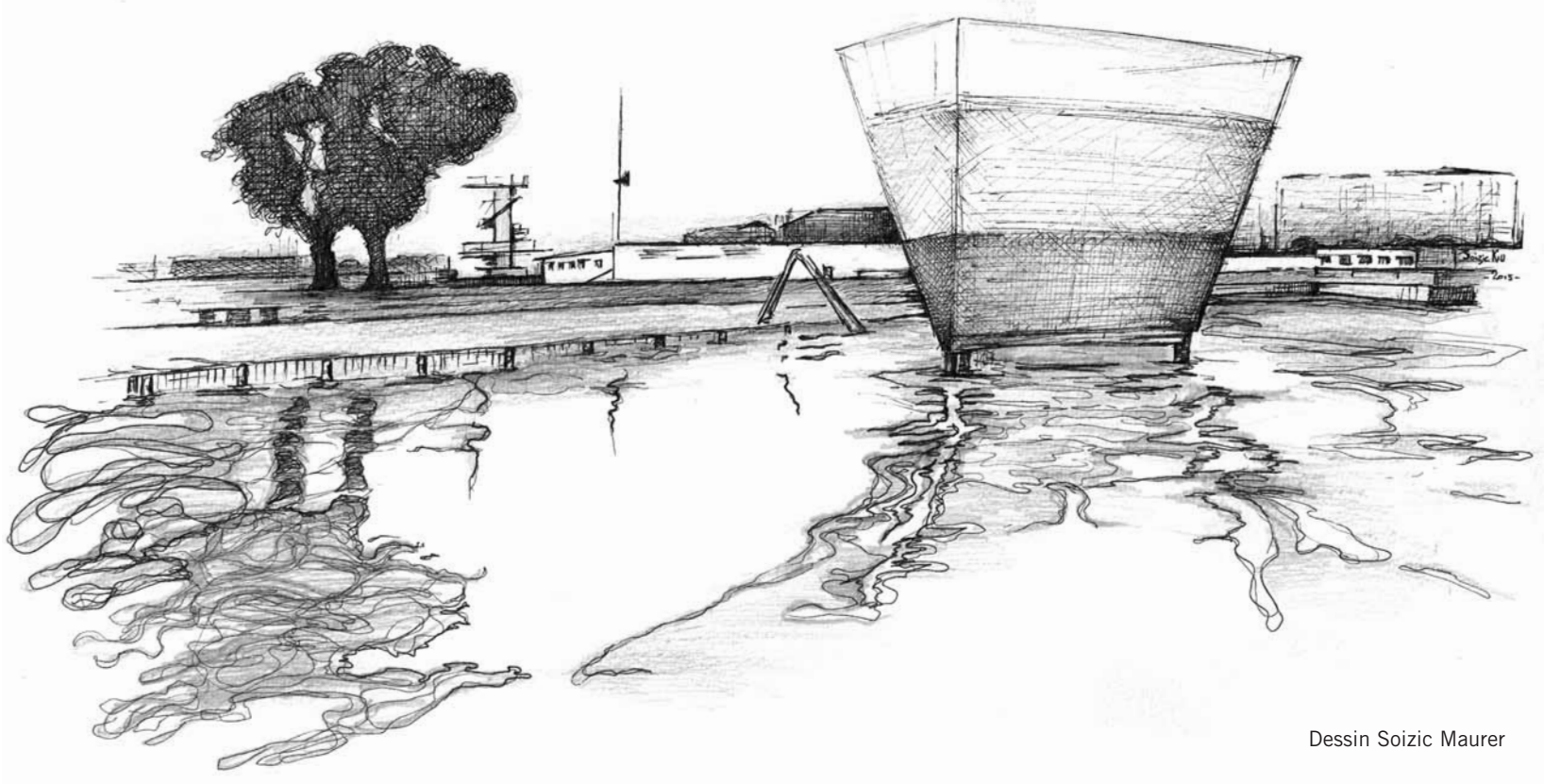
SAMEDI 22
Surprise

DIMANCHE 23 AOÛT
Alta Capella. Musique de la Renaissance



Affiche de Cédric Marendaz

Psycho-bloc



Dessin Soizic Maurer

Unique en Suisse, le psycho-bloc des Bains a fait le buzz l'an dernier. Le revoilà pour l'été, repeint de frais et prêt à accueillir tous les grimpeurs, émérites ou débutants. Inauguration début juin.

PLAGE

du 11 au 22 mai 2015: de 10h à… (selon météo)
du 23 mai au 23 août: de 10h à 21h la semaine, de 9h à 21h le dimanche
du 24 août au 11 septembre: de 10h à… (selon météo)

Prix d'entrée
2.– pour les adultes, dès 16 ans
1.– pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison:
50.– pour les adultes
30.– pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.– pour les juniors
Tél. 022 732 29 74

LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, petit-déjeuner complet.
Dès midi, un excellent plat du jour.
Horaires: de 7h à 22h30. Tél. 022 738 16 16

LA BUVETTE PROPOSE: « ANNIVERSAIRE PIRATE »

Animations, chasse au trésor, gâteaux, chansons, bal, de 5 à 105 ans, forfait 200 fr.
les mercredis et samedis de 14h à 16h,
les dimanches de 10h à 12h
Réservations à la Buvette

MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif: séance de 50 minutes à 65 francs
Horaire: de 9h30 à 20h tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lundi-vendredi) de 9h à 13h

HAMMAM

Les hammams sont ouverts tout l'été de 10h à 19h
Prix d'entrée 10.–, serviette comprise
Fermés pour travaux du 25 août au 12 septembre

JUSQU'AU 2 JUIN

PUTAIN DE PORTRAITS

Exposition de photographies et textes

DU 4 AU 28 JUIN

« LES PETITS AMIS DES MUSÉES » Exposition

SAMEDI 6 JUIN

APÉRO POÉTIQUE

Stéphane Blok, de 11h à 12h

LUNDI 15 JUIN

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE AUBP à 20h

MARDI 16 JUIN

VERNISSAGE

« 571, Incertitude paysagère », de Jean Stern
Ancienne billetterie, sur le quai, à 18h

MERCREDI 17 JUIN

UN CLOWN AUX BAINS

SAMEDI 20 JUIN

APÉRO POÉTIQUE

Lecture de Claude Thébert, de 11h à 12h

Petite vague perdue sur la plage, à la recherche de sa mer – www.plonkreplonk.ch

PLONK & REPLONK

SAMEDI 27 JUIN

TOURNOI DE PÉTANQUE Triplette mixte à 16h

SAMEDI 27 JUIN

SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

MARDI 7 ET VENDREDI 10 JUILLET

EXPLORATION DU BIOTOPE avec la Libellule

VENDREDI 10, SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 JUILLET

TRIATHLON INTERNATIONAL DE GENÈVE

DU 13 JUILLET AU 23 AOÛT

AUBES MUSICALES

Chaque matin à 6h00 par tous les temps.
Cafés, thés offerts ▶ **voir page ci-contre**

SAMEDI 25 JUILLET

SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

SAMEDI 1er AOÛT

FÊTE NATIONALE

Tournoi de jass, lutte à la culotte, lancer de la pierre des Bains, clown…

DU 3 AU 17 AOÛT

EXPOSITION DIALOGAI

Solution du jeu de la page 33

Les flacons mystérieux:
C'EST UNE GOUTTE D'EAU DANS LA MER

DIMANCHE 9 AOÛT

INITIATION À L'APNÉE

avec l'ASL et les Dauphins, de 9h à 12h

SAMEDI 15 AOÛT

SILENT PARTY AVEC DIALOGAI

MARDI 18 ET VENDREDI 21 AOÛT

EXPLORATION DU BIOTOPE avec la Libellule

DU 18 AU 22 AOÛT

HELVETAS, CINÉMA SUD dès 21h

DIMANCHE 23 AOÛT

COURSE AUTOUR DU PHARE

dès 14h. Inscription sur place dès 11h30

SAMEDI 5 SEPTEMBRE

SONOPACK, SILENT PARTY à 17h

SAMEDI 5 SEPTEMBRE

TOURNOI DE PÉTANQUE Triplette mixte à 10h

SAMEDI 12 SEPTEMBRE

OUVERTURE DU SAUNA

Ecrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

JOURNAL DES BAINS

BAINS DES PAQUIS

Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bainsdespaquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger
journal-des-bains@aubp.ch

Rédaction Serge Arnauld, Florencio Artigot, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet, Veronika Vizner

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Ont collaboré à ce numéro
Jean-Luc Babel, Oscar Baillif, Luc Barthassat, Eric Bauer, Andrea Bonnet, Karine Defago, Michel-Félix de Vidas, L'Echo de la Boucle, Jérôme Estèbe, Jean Firmann, Vincent Fournier, John Gutwirth, Antony Hequet, Marc Henry, Gérald Herrmann, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Soizic Maurer, Barbara Meuli, Ennemond Neausarde, Thierry Ott, Jean-Michel Perret, Gérard Pétremand, Plonk & Replonk, Christiane Pugin Russbach, Jean Stern, Jonas Tirabosco, Olivier Vogelsang

Publicité
Helena de Freitas
pub@sillage.ch
www.sillage.ch

Impression
CIL Centre d'impression Lausanne SA

Tirage:
5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC®

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C014046

© 2015, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: hiver 2015-2016
Délai rédactionnel: 5 septembre 2015

GRAND THÉÂTRE DE GENÈVE

SAISON 15 16

UN OPÉRA DE COUR À JARDIN

UNE SAISON D'UNE RIVE À L'AUTRE...

WWW.GENEVEOPERA.CH

ABONNEZ-VOUS